



# La formation d'une toponymie et d'une ethnonymie grecques de l'Ibérie : étapes et acteurs

Pierre Moret

## ► To cite this version:

Pierre Moret. La formation d'une toponymie et d'une ethnonymie grecques de l'Ibérie : étapes et acteurs. La formation d'une toponymie et d'une ethnonymie grecques de l'Ibérie : étapes et acteurs, Mar 2005, Madrid, Espagne. p. 39-76. hal-00360972

**HAL Id: hal-00360972**

**<https://hal.science/hal-00360972>**

Submitted on 12 Feb 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA FORMATION D'UNE TOPONYMIE ET D'UNE ETHNONYMIE GRECQUES DE L'IBÉRIE: ÉTAPES ET ACTEURS\*

PIERRE MORET

*Casa de Velázquez. Madrid*

Cette communication présente un premier bilan, encore partiel, d'une recherche en cours sur la formation et l'évolution de la toponymie et de l'ethnonymie grecques de la péninsule Ibérique, d'Hécatée à Polybe. Il s'agit donc, et c'est un point essentiel, de la toponymie des géographes et plus largement des auteurs grecs, non de la toponymie réelle de la péninsule: ni celle des indigènes, Celtibères, Ibères ou Turdétans, ni celle des Phéniciens ou des Carthaginois. Dans cette perspective, je m'intéresserai avant tout aux noms dont la base est grecque. Les noms d'origine indigène, transcrits de façon plus ou moins transparente, posent des problèmes différents, d'une complexité extrême; sauf exception, je les ai donc laissés de côté.

D'autre part, mon approche ne relève pas, ou ne relève que très partiellement de la géographie historique. J'envisagerai ces noms en tant que productions littéraires d'un genre particulier, ce qui implique la nécessité d'analyser leur mode de formation, leurs contextes d'utilisation, leur durée de vie. Le plus souvent, les noms de lieu antiques de la péninsule ont été examinés sous un tout autre point de vue. Quelle que soit leur formation, quel que soit l'état plus ou moins corrompu dans lequel ils nous sont parvenus, leur authenticité est généralement admise sans discussion<sup>1</sup>.

\* Abréviations: *FGrH*: JACOBY, F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin et Leiden, 1923-1962; *GGM*: MÜLLER, C., *Geographi graeci minores*, Paris, I et II, 1855-1861; *RE*: WISSOWA, G. (dir.), *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1893-; *THA*: *Testimonia Hispaniae Antiqua*, Madrid, 1994-, 4 vol. parus.

<sup>1</sup> On admet qu'il y ait des toponymes fabriqués de toutes pièces chez un auteur comme Asclépiade de Myrléa, tout simplement parce qu'à son époque –la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.– on dispose d'autres sources qui permettent d'affirmer que tel ou tel nom n'avait pas réellement cours. En revanche, face à des noms transmis par des auteurs plus anciens, et même lorsque ce sont des hapax, l'idée qu'il puisse s'agir de noms inventés répugne à la critique moderne.

*La invención de una geografía de la Península Ibérica. I. La época republicana*, CRUZ ANDREOTTI, G., LE ROUX, P., MORET, P., eds., Málaga-Madrid, 2006, pp. 37-73.

On suppose, explicitement ou non, qu'ils ont servi à désigner à un moment donné des peuples ou des lieux bien réels, ce qui revient à admettre qu'ils ont été créés par les habitants eux-mêmes lorsqu'il s'agit de noms d'origine indigène, ou par des voyageurs ou des colons lorsqu'il s'agit de noms grecs. Il reviendrait alors au chercheur de les identifier, c'est-à-dire de les localiser sur la carte actuelle ou de les mettre en rapport avec un peuple connu par l'archéologie. Inévitablement, les enquêtes de ce type mènent souvent à des impasses et à des contre-sens, faute d'avoir tenu compte des codes et des conventions qui régissaient la production de la littérature géographique grecque. Je considérerai, pour ma part, qu'il est vain d'aborder la question du référent réel tant que n'ont pas été explorées toutes les pistes qu'ouvre l'analyse littéraire du nom. Comme l'a bien exprimé Françoise Desbordes: «Il ne faut pas céder à l'illusion du nom propre qui, en tant que pure désignation, feint d'insérer un morceau de réalité dans le texte, un point précis dans l'espace réel»<sup>2</sup>.

La formation de la toponymie grecque de l'Ibérie répond dans ses grandes lignes à des mécanismes bien connus chez tout peuple de marins et de colons. Certains noms sont des créations pures, des appellatifs grecs qui se fondent sur des traits topographiques remarquables ou sur les ressources du lieu<sup>3</sup>; d'autres sont puisés dans le stock des noms indigènes préexistants. Dans ce dernier cas, le traitement que leur font subir les locuteurs grecs ressortit à trois modalités possibles, bien définies en son temps par Victor Bérard : la simple transcription du vocable non grec, sa traduction –quand on connaît ou croit connaître son sens dans la langue d'origine–, ou enfin son adaptation, au prix d'un «calembour populaire» qui fait «sortir un sens apparent d'un vocable incompris»<sup>4</sup>. Mais en dehors de ces règles universelles, il convient d'insister sur deux facteurs particuliers qui ont conditionné la formation du répertoire toponomastique dans les pays du Couchant.

L'Extrême Occident resta longtemps pour les Grecs, en tant qu'extrémité du monde, un lieu de légende<sup>5</sup>. Encore après la conquête romaine, la vision mythique de l'Extrême Occident l'emporte sur la connaissance empirique d'une province pourtant de mieux en mieux explorée, délimitée et balisée. Le mythe va ainsi durablement contaminer le savoir géographique: on continuera à parler d'un soleil gigantesque sur l'horizon du couchant, de

<sup>2</sup> DESBORDES, F. (1979): 17.

<sup>3</sup> RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000): 7-10.

<sup>4</sup> BÉRARD, V. (1902): I, 48. Les exemples donnés par Bérard concernent d'autres lieux et d'autres époques. Pour l'Ibérie, à date ancienne, les exemples les plus incontestables de traductions ou de transcriptions concernent les noms de lieux phéniciens, comme Γάδειρα (transcription) ou Καρχηδών Νέα (traduction). En ce qui concerne les noms en langue ibère, Polybe fournit plusieurs cas très nets d'adaptations fondées sur un calembour, ainsi Κίσσα («la pie») pour *Kese*, nom indigène de Tarragone attesté par des légendes monétaires. Pour d'autres exemples tirés de Polybe, cf. MORET, P. (2003): 300; plus généralement sur l'adaptation grecque des toponymes ibériques, cf. RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000): 11-12; ID. (2001): 27-28.

<sup>5</sup> La littérature est très abondante à ce sujet. On peut se référer, entre autres, à ROMM, J.S. (1992), PRONTERA, F. (1990), GÓMEZ ESPELOSÍN, F.J. *et al.* (1995) et ANTONELLI, L. (1997). L'article récent de CRUZ ANDREOTTI, G. (2004) présente un état de la question très complet sur l'évolution de la connaissance géographique de l'Ibérie à l'époque classique et hellénistique.

cavales fécondées par le vent, des richesses merveilleuses du sol et du sous-sol, sans que les progrès de la connaissance réelle du pays et de ses habitants ne parviennent à effacer cette vision légendaire, du moins chez les historiens et chez les géographes<sup>6</sup>.

En second lieu, Les Grecs d'Occident n'ont joué qu'un rôle mineur dans l'élaboration d'une géographie de la partie de l'œkoumène qu'ils habitaient. A l'exception des Marseillais Euthymène et Pythéas, l'expérience accumulée par les Phocéens installés sur les rivages de la Gaule et de l'Ibérie n'eut pas d'application littéraire, ou si elle en eut une, celle-ci ne connut pas de diffusion notable en Grèce propre. Cette apparente anomalie a sans doute des causes diverses. Outre la faiblesse numérique de la présence grecque en Ibérie, il faut tenir compte de la composition sociale de ces petites communautés: jusqu'à Polybe, la quasi totalité des Grecs qui foulèrent le sol de l'Ibérie étaient des marchands et des marins, y compris, sans nul doute, ceux d'entre eux qui fondèrent la colonie d'Emporion.

Or, comme l'a opportunément rappelé Christian Jacob, les géographes hellénistiques se sont montrés particulièrement méfiants envers les navigateurs, et plus encore envers les marchands, jugeant que leurs mensonges et leurs vantardises ôtaient tout crédit aux récits de leurs voyages<sup>7</sup>. Si l'on ajoute à cela que Pythéas passait pour un menteur<sup>8</sup>, il n'est pas étonnant que le témoignage des Phocéens de l'Extrême Occident n'ait atteint que par bribes, ou par des échos indirects et déformés, les milieux lettrés où s'est forgée, entre l'Ionie, Athènes et la Grande Grèce, la tradition géographique savante dont Strabon est, pour nous, le dernier chaînon. Il est certes possible que des Phocéens de l'Ouest aient apporté leur contribution à la littérature technique des itinéraires maritimes et des portulans, mais nous n'en avons aucune trace avérée. Cette situation est en tout cas bien différente de celle qu'on observe dans d'autres régions périphériques du monde grec: que l'on pense, par exemple, au rôle qu'ont joué les mythographes et les chroniqueurs locaux de la Bithynie et du Pont –auteurs dont nous aurons d'ailleurs à reparler– dans la formation et l'enrichissement du savoir géographique concernant leur région.

Le Tableau 1 présente, sous une forme synthétique, les noms géographiques attribués à l'Ibérie qu'on trouve dans les sources grecques de l'époque classique et hellénistique<sup>9</sup>. Tout

<sup>6</sup> Le même constat a pu être fait pour la Colchide: «hard knowledge does not preclude myth», BRAUND, D. (1994): 17.

<sup>7</sup> JACOB, C. (1991): 120, qui s'appuie notamment sur PLB., IV 42.7, STR., I 2.23 et Marin de Tyr cité par PTOL., I 11.7.

<sup>8</sup> STR., II 5.8 (citant Polybe).

<sup>9</sup> Deux remarques à propos de ce tableau. Si le poème iambique du Pseudo-Scymnos y figure dans l'intervalle chronologique 250-200, alors qu'il est assez précisément daté des années 130-110 d'après l'analyse de MARCOTTE, D. (2002): 16, c'est parce qu'il sélectionna les matériaux de son parcours géographique dans une optique «archéologique» (*ibid.*, p. 17 et 48). Ces matériaux remontent sans doute au III<sup>e</sup> siècle, peut-être à Eratosthène, et en toute hypothèse à un état des connaissances antérieur à Polybe. Quant à l'absence d'Aviénus, elle s'explique par les difficultés insurmontables qui surgissent dès que l'on tente de faire le tri dans le fatras hétéroclite dont se compose l'*Ora maritima*. Il est incontestable qu'il y a dans cette œuvre des éléments archaïques qui pourraient être mis en regard d'Hécatée; mais en saine méthode, il est impossible d'attribuer à une époque précise un nom qu'on ne trouve que chez Aviénus. Pour une bonne mise en contexte de l'œuvre d'Aviénus, voir GONZÁLEZ PONCE, F.J. (1995).

fragmentaire et réduit qu'il soit, le corpus disponible frappe d'abord par son caractère hétérogène, ou pour être plus précis, par le taux de remplacement très élevé des toponymes et des noms de peuples d'une époque à l'autre et d'un auteur à l'autre. Le renouvellement est à chaque fois presque complet, exception faite de quelques noms fondamentaux (Colonnes d'Héraclès, *Ibères*, *Tartéssioi*, *Mastiénoi*). La vision grecque des terres du Couchant est marquée par la discontinuité et, de toute évidence, par l'arbitraire des constructions géographiques qui se succèdent en l'espace de trois siècles. On voit par là combien est illusoire le postulat, courant chez les archéologues depuis Schulten et Bosch Gimpera, selon lequel les variations de la toponymie et de l'ethnonymie seraient le reflet d'événements historiques ayant affecté le peuplement de la région considérée: migrations, conquêtes, expansions, synécismes...<sup>10</sup>. La lecture des sources est aujourd'hui plus prudente qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais le point de vue reste souvent le même: on confond les variations des témoignages littéraires, qui sont des données extrinsèques, avec l'évolution interne du monde indigène. Quoi qu'il en soit, dans le cas qui nous occupe, il est exclu que des modifications aussi radicales et aussi fréquentes de la toponymie aient un quelconque rapport avec l'histoire réelle de l'Ibérie.

Trois phases peuvent être distinguées. La première, à la charnière entre le VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, est représentée essentiellement par Hécatee<sup>11</sup>, auquel il est d'usage d'associer Aviénus, dans la mesure où leurs lexiques se recoupent partiellement. La question des sources d'information d'Hécatee est depuis fort longtemps objet de débat. Reflète-t-il les connaissances acquises en Occident par les seuls Phocéens, ou ne faut-il pas chercher dans la liste de noms transmise par Etienne de Byzance d'autres canaux d'information, éventuellement plus anciens? Sans entrer dans ce débat, je noterai seulement deux choses. Chercher à distinguer entre deux strates toponymiques, quand on ne dispose pour ces périodes anciennes d'aucune autre source écrite, est un exercice gratuit, trop conjectural pour être utile. De plus, il convient de se demander quelle a pu être la contribution personnelle d'Hécatee à la toponymie de l'Occident. Ne peut-on le soupçonner d'avoir lui-même créé une partie des noms qu'il place sur les côtes ibériques et libyques, dans un Occident lointain et barbare où la question de l'authenticité des noms ne se posait pas, pour un Grec, dans les mêmes termes qu'en Méditerranée centrale, voire ne se posait pas du tout? Cette alternative doit au moins être envisagée, face à plusieurs dénominations qui sont des appellatifs grecs au sens transparent, et qu'aucun autre auteur ne reprendra après lui<sup>12</sup>.

Un problème supplémentaire vient du partage, souvent très difficile à faire dans les notices abrégées qui nous sont parvenues, entre ce qui appartient en propre à Hécatee et ce qui relève de l'intervention du lexicographe byzantin. Face à une grande partie de la critique,

---

<sup>10</sup> Sur cette question, avec des exemples, voir MORET, P. (2004): 53.

<sup>11</sup> Pour des analyses plus détaillées sur l'Occident d'Hécatee, on se reportera aux études d'Elvira Gangutia (1998: 147-155, 1999) et de Thomas Braun (2004).

<sup>12</sup> Par exemple *Misgètes*, *Kalathê*, *Kromuoussa*, *Mêlousa*, *Phasêloussai*. Voir, sur les trois derniers, *infra*, p. 000.

qui tient pour authentiques les divisions ethniques sous lesquelles sont classés la plupart des toponymes conservés (Tartessiens-Mastiènes-Ibères-Ligyes), je suis de ceux que les négligences et les erreurs d'interprétation d'Etienne de Byzance, fréquentes et avérées quand on possède les œuvres qu'il a dépouillées<sup>13</sup>, incitent à plus de prudence: il n'est pas certains

41

que ces regroupements existaient, ou étaient employés exactement de cette façon dans la description originale d'Hécatée<sup>14</sup>. Les cadres fournis par Etienne doivent être considérés comme des orientations approximatives, non comme des éléments authentiques de la vision ethnico-chorographique d'un géographe de l'archaïsme grec.

Malgré un faible taux de coïncidences onomastiques, la brève énumération d'Hérodore d'Héraclée<sup>15</sup> se situe dans une tradition qui semble encore proche d'Hécatée<sup>16</sup>. La principale différence entre ces deux auteurs tient aux genres qu'ils représentent. Hécatée fait la description des terres connues des Grecs, c'est pourquoi il mentionne à la fois les fleuves, les principaux caps, les villes et les peuples. Hérodore ne nomme que des peuples, parce que dans un ouvrage consacré aux exploits d'Héraclès, seuls l'intéressaient les populations, amies ou ennemies, rencontrées par le héros.

La deuxième phase, qui couvre les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, s'avère singulièrement pauvre, même en faisant remonter à Eratosthène la matière du Pseudo-Scymnos<sup>17</sup>. Seuls subsistent dans les descriptions du Pseudo-Scylax et du Pseudo-Scymnos les repères les plus célèbres et les noms les plus généraux (Fig. 1). Ce processus d'appauvrissement et de schématisation de l'image géographique de l'Ibérie peut s'expliquer par la perte de la part la plus technique de la production géographique de l'époque (en particulier les périple), mais ce n'est sans doute pas la seule raison. Tout porte à croire que la période hellénistique est marquée par une déconnexion entre la connaissance réelle de la péninsule, qui bien évidemment se maintient chez les Grecs qui fréquentent ou habitent l'Occident, et l'image qui en est tracée dans la littérature géographique. Le mythe reprend alors une partie du terrain qu'il avait perdu à l'époque d'Hécatée, non pas sous une forme spontanée et populaire, mais sous forme de constructions érudites, comme on le verra dans la suite de cette communication.

La troisième phase, celle de la conquête romaine, est la plus complexe. Alors qu'une tendance archaïsante se développe dans une partie de la production géographique<sup>18</sup>, les informations de toutes sortes que les armées romaines ramènent avec elles se répercutent d'abord chez les historiens, de façon souvent chaotique et contradictoire – d'où par exemple l'impossibilité de composer un tableau géographique cohérent de l'Hispanie à partir de Tite-Live –, puis avec retard chez les géographes. Polybe, le seul auteur de cette période que nous incluons dans cette étude, nous fait cependant assister à l'irruption d'une nouvelle toponymie, plus précise et moins hellénisée.

<sup>14</sup> MORET, P. (2004): 41 sq. avec plusieurs exemples de contradictions entre l'attribution ethnique d'Etienne de Byzance et la citation textuelle d'Hécatée, quand celle-ci existe.

<sup>15</sup> *FGrH* 31, fr. 2a; GANGUTIA, E. (1998): 275-277. Voir aussi *infra*, p. 000.

<sup>16</sup> Surtout si, comme la plupart des éditeurs, on corrige Ἐλευσίνοι des mss. en Ἐλβυσίνοι, un ethnonyme qui peut être mis en série avec Ἐλβέσσιοι (HECAT., fr. 40) et *regna Selbyssina* (AVIEN., *Or.* 422).

<sup>17</sup> MARCOTTE, D. (2002): 18 sq.

<sup>18</sup> A la fin du II<sup>e</sup> siècle dans le poème du Pseudo-Scymnos, et même jusqu'au début du siècle suivant dans les œuvres perdues d'Asclépiade de Myrléa.

Dans ce cadre rapidement ébauché, il ne saurait être question d'étudier dans sa totalité la toponymie grecque de l'Ibérie: l'entreprise aurait dépassé de beaucoup les bornes de cette communication, et elle m'aurait d'ailleurs contraint à répéter trop souvent des observations déjà faites ou à réexaminer, sans pouvoir trancher, des conjectures déjà passées par de nombreuses mains<sup>19</sup>. Je limiterai donc mon propos à quelques observations suggérées par deux dossiers particuliers: celui des noms en *-oussa*, qui recouvre un enjeu historique majeur depuis que García y Bellido en a fait le marqueur des navigations grecques précoloniales en Occident, et celui des correspondances toponymiques entre l'Ibérie et le Pont Euxin. Ce second dossier m'amènera à m'interroger sur le rôle d'auteurs tels que Charon de Lampsaque, Hérodote d'Héraclée et, à date plus tardive, Asclépiade de Myrléa –tous originaires de l'Hellespont ou de la Bithynie voisine– dans un jeu d'échos et de transferts qui, outre des noms de lieux et de peuples, concerne aussi des structures mythiques auxquelles ces noms étaient associés. Pour terminer, l'exemple de Polybe permettra d'analyser les premières conséquences de la conquête romaine sur la dénomination de la péninsule et de ses habitants.

### 1. Le problème des noms en *-oussa*

Le dossier des noms à suffixe en *-oussa* a joué un rôle non négligeable, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, dans les débats sur l'origine de la colonisation grecque en Occident. La question de la diffusion occidentale de cette catégorie de noms de lieu, évoquée par Rhys Carpenter dès 1925<sup>20</sup>, est surtout connue par les travaux d'Antonio García y Bellido<sup>21</sup>. Sa thèse est la suivante: ces noms très anciens seraient le vestige d'une fréquentation des côtes de la péninsule Ibérique antérieure à la colonisation phocéenne, au VII<sup>e</sup> siècle si ce n'est même dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cette thèse a reçu un écho largement favorable dans les années 1950 et 1960, même si d'autres auteurs –Dixon, Bosch Gimpera, Schulten– ont préféré attribuer la strate toponymique que représentent les noms en *-oussa* aux premiers visiteurs phocéens<sup>22</sup>.

La question a été reprise récemment de façon très approfondie par Juan Luis García Alonso<sup>23</sup>. Du point de vue grammatical, son étude confirme que les noms de lieu en *-oussa*

<sup>19</sup> Voir en dernier lieu JACOB, P. (1985) et RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000, 2001), qui sans être absolument exhaustifs, donnent une idée assez complète de cette onomastique grecque. Des données complémentaires peuvent être trouvées dans les répertoires de TOVAR, A. (1974, 1989), ainsi que dans des études consacrées à des auteurs ou à des toponymes précis: GANGUTIA, E. (1998, 1999), BRAUN, Th. (2004), GARCÍA ALONSO, J.A. (1996), PENA, M.J. (1993), FERNÁNDEZ NIETO, J. (2002). Cette liste est loin d'être limitative.

<sup>20</sup> CARPENTER, Rh. (1925): 12.

<sup>21</sup> GARCÍA Y BELLIDO, A. (1940); ID. (1948), I: 66-78.

<sup>22</sup> Bilan et références dans MOREL, J.-P. (1966): 385-386, qui pour sa part se montre dubitatif face à de «pures conjectures, et qui le resteront probablement toujours».

<sup>23</sup> GARCÍA ALONSO, J.A. (1996).



sont pour la plupart des adjectifs féminins contractes (forme non contracte *-oessa*) d'un type archaïque, dont le masculin est en *-oeis*. Les adjectifs non contractes de ce type se rencontrent dans la langue poétique, en particulier chez Homère. En ce qui concerne la diffusion de ces toponymes, l'étude de García Alonso amène beaucoup de nouveautés (son recensement, presque exhaustif, réunit plus de 150 occurrences), confirmant au passage que ce sont, très majoritairement, des noms d'îles. Ses conclusions, quoique très nuancées, tendent à valider partiellement la thèse de García y Bellido. Il lui paraît possible, et même vraisemblable, que ces toponymes sont pour partie «el resultado de expediciones exploratorias distintas de las foceas del siglo VI», en raison du caractère archaïque de leur formation lexicale<sup>24</sup>.

Je crois cependant, en me basant sur un certain nombre de faits que García Alonso a mis lui-même en lumière de façon remarquable, que ces noms ne sont nullement précoloniaux, et qu'ils peuvent même, dans certains cas, être fort récents. C'est, à mon sens, le conservatisme du vocabulaire géographique qui a permis que des formations de ce type aient continué d'être productives alors qu'elles avaient disparu des autres registres du langage. Il ne s'agirait donc pas d'archaïsmes authentiques, mais d'une pratique archaïsante. Voici les arguments sur lesquels se fonde cette conviction.

1. Ces noms sont très nombreux en mer Egée et sur le littoral de l'Asie Mineure, plus rares en mer Ionienne, quasi absents dans le Pont et sporadiques en Occident. Ce ne sont donc pas des éléments caractéristiques des entreprises lointaines du commerce grec, tout au contraire. La «route occidentale» des noms en *-oussa*, telle que García y Bellido avait cru pouvoir la dessiner, n'existe pas.
2. Les géographes les plus anciens citent proportionnellement moins de noms en *-oussa* que les plus récents. On ne connaît chez Hécatee que sept noms en *-oussa*<sup>25</sup>, sur un total d'environ trois cents toponymes conservés. Il n'y en a que deux chez Hérodote: *Oinoussai* et *Surakousai*, et dans ce dernier cas le suffixe est d'une autre nature. C'est en fait chez Plinie l'Ancien que l'on trouve le plus grand nombre de formations de ce type, avec 87 occurrences.
3. Dans plusieurs cas, pour un même lieu, on a la preuve que le nom en *-oussa* est la variante la plus récente<sup>26</sup>:
  - Καλάθη (Hécatee, vers 500) / Καλάθουσα (Ephore, vers 350), près des Colonnes d'Héraclès.
  - Αἰγίρος (Théopompe, fin du IV<sup>e</sup> siècle) / Αἰγείρουσα (Strabon), en Mégaride.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>25</sup> Tous désignent des îles, dont deux en Asie Mineure, deux en Ibérie et trois en Libye.

<sup>26</sup> Pour ces quatre doublets, la source est ST. BYZ., s. v. *Kalathè*, *Aigeirousa*, *Lampsakos* et *Pituoussai*.

- Πιτύεια (*IL.*, II 829, Catalogue des Troyens) / Πιτύουσα, premier nom de Lampsaque selon la tradition locale<sup>27</sup>.
  - Πιτυοῦσαι, νῆσοι διάφοροι, ἃς Πιτυώδεις καλεῖ Ἀλκμάν. *Pituoussai* est le nom qu'Etienne de Byzance cite ici en premier, comme étant le plus usuel; il est donc plus récent que la forme *Pituôdeis* qu'il emprunte à Alcman, poète lacédémonien du milieu du VII<sup>e</sup> siècle.
4. Les adjectifs en *-oeis* ou en *-êeis* qui sont appliqués par Homère et par les poètes de l'époque archaïque à des villes ou à des îles ne sont pas repris dans la toponymie à suffixe en *-oussa*: *νι πετρήεσσα* «pierreuse», *νι ἀμπελόεσσα* «riche en vignes», *νι ἡνεμόεσσα* «venteuse». Seul contre-exemple: *ὄφιόεις* «infesté de serpents», attesté au VIII<sup>e</sup> siècle chez Antimaque de Téos (fr. 70), qui a pu donner *Ὀφιοῦσσα* via son féminin *ὀφιόεσσα*.
  5. Des toponymes en *-oussa* sont souvent donnés pour nom primitif d'une île ou d'une ville bien connue. Chez Pline l'Ancien, par exemple, sur 87 noms en *-oussa*, 18 sont présentés comme des noms anciens, disparus, ou des alias moins courants. *Pituoussa* (pour Ebusus, Milet, Chios, Lampsaque, Salamine, Phaselis) et *Ophioussa* (pour Rhodes, Ténos, Tyra, Kythnos, Kypros, Colubraria) sont les plus fréquents de ces «noms premiers». Mais cette prolifération paraît factice. Il faudrait examiner ce dossier de plus près, mais dans bien des cas j'ai l'impression que ces noms archaïsants, évocateurs d'une haute antiquité, sont des inventions de chroniqueurs locaux, désireux d'étoffer le passé de leur cité en l'enrichissant d'une strate onomastique primitive.
  6. Le choix des noms communs qui servent de base à la plupart de ces toponymes ne donne pas une impression de conservatisme; on assiste au contraire à une intense diversification, comme si l'on avait multiplié les variations sur un thème convenu. Ces appellatifs grecs se réfèrent parfois à des animaux (par exemple le serpent dans de nombreuses *Ophioussa*), à des particularités de forme ou de couleur, mais le plus souvent ce sont des noms de plantes<sup>28</sup>, notamment chez Hécatee.

Sur les sept noms en *-oussa* qu'Etienne de Byzance attribue formellement à Hécatee, six se réfèrent en effet à des plantes ou à des animaux, c'est-à-dire aux productions de l'île ainsi dénommée: *Oinoussai* «îles aux vignes», *Méloussa* «île des pommes» (ou des moutons), *Kromoussa* «île des oignons», *Phakoussai* «îles des lentilles», *Phaséloussa* «île des haricots», *Phoinikoussai* «îles de la pourpre» (ou des palmiers)<sup>29</sup>. Plusieurs de ces produits

<sup>27</sup> Voir *infra*, note 110.

<sup>28</sup> Suivant en cela une tendance très répandue dans la formation des noms géographiques grecs: GARCÍA-RAMÓN, J.L. (1998).

<sup>29</sup> Ces noms ressemblent à d'autres noms en *-oussa* dont Etienne de Byzance ou Pline (nos seules sources en

sont des fruits: pommes, raisin, haricots, lentilles. Or, on sait qu'Hécatee s'est occupé de botanique et tout particulièrement, aux dires de Pline, de l'histoire des fruits, *historia frugum*<sup>30</sup>, comme l'a opportunément rappelé Elvira Gangutia<sup>31</sup>. De plus, il est frappant de constater que, chez Hécatee, trois noms en *-oussa* sur sept sont des hapax et désignent des îles qui n'ont pas pu être localisées (deux en Ibérie, *Kromoussa* et *Méloussa*, et une en Libye, *Phaséloussai*). Selon un fragment<sup>32</sup> dans lequel Hécatee semble expliquer l'étymologie de *Iônia* à partir du nom de la violette, *ion*, sa sensibilité au sémantisme des noms propres ne fait pas de doute. De là à le soupçonner d'avoir, dans la démarche inverse, fabriqué des noms à partir de racines grecques expressives, il n'y a qu'un pas, et je crois qu'il est possible de le franchir.

En conclusion, il apparaît que le suffixe *-oussa* est incontestablement très ancien, mais qu'il a continué d'être productif jusqu'à l'époque classique, voire jusqu'à l'époque hellénistique. Sa fortune fut telle qu'il devint, par excellence, la marque de la toponymie insulaire. On pouvait dès lors l'associer à n'importe quel appellatif, même les plus farfelus ou les plus terre à terre: les inventeurs de toponymes ne s'en sont pas privés, à commencer par Hécatee, car je suis fort tenté de croire qu'il en a créé certains de toutes pièces dans sa description des confins occidentaux de l'ækoumène.

Bien plus tard, on verra encore Lucien de Samosate s'amuser, dans ses *Histoires vraies*, parodie de récits de voyage merveilleux, à imaginer –quelque part au-delà des colonnes d'Héraclès– une «île de fromage», *Tourossa* ou *Touroessa*, qui flotte sur une mer de lait<sup>33</sup>, puis une autre île *Kobaloussa* dont le nom est malicieusement formé sur l'adjectif *kobalos* «trompeur», et qui est habitée par des femmes ensorceleuses à jambes d'ânesses<sup>34</sup>. Abstraction faite de l'intention burlesque, ces ultimes créations font écho à l'inventivité sans limites et à la fantaisie taxinomique des noms d'îles de l'époque archaïque et classique.

## 2. Transferts et dédoublements toponymiques

Le transfert de noms était une pratique courante chez les Grecs: pour ne citer qu'un exemple parmi les plus frappants, Hécatee mentionne des îles du Nil que les Grecs avaient appelées

l'occurrence) ne donnent pas l'origine, mais qui peuvent fort bien, au moins pour une partie d'entre eux, remonter à Hécatee: *Krambousa* «île des choux», *Teutloussa* «île des blettes», *pharmakousa* «île des drogues ou des plantes médicinales»... Jointes aux précédents, ils forment un vrai catalogue d'horticulteur!

<sup>30</sup> PLIN., *NH* 1.18.

<sup>31</sup> GANGUTIA, E. (1999), n. 17.

<sup>32</sup> HECAT., fr. 37 Jacoby.

<sup>33</sup> LUC., *VH* 2.25.

<sup>34</sup> LUC., *VH* 2.46. *Κοβαλοῦσσα* est une correction de Schwartz; les manuscrits donnent *καβαλοῦσα* qu'on pourrait tout aussi bien rapprocher de *καβάλλης*, «mauvais cheval» (par allusion aux jambes d'ânesse), ou de *Κάβαλες*, peuple de Libye (HDT., IV 171).

Ephèse, Chios, Lesbos, Chypre et Samos<sup>35</sup>. C'est là un mécanisme bien connu, qui s'est reproduit jusqu'à l'époque moderne dans toutes les entreprises coloniales de l'histoire, et sur lequel il est inutile d'insister. En ce qui concerne l'Occident ibérique, des translations de ce genre ont déjà été signalées à plusieurs reprises, notamment par F. Rodríguez Adrados dans des articles récents<sup>36</sup>. Cet auteur a montré que les noms empruntés par les colonisateurs ou les navigateurs grecs existaient à l'origine dans une vaste aire géographique, de la Grèce propre au Proche-Orient et à la Mer Noire.

Il m'a semblé possible de resserrer la cible autour de la Propontide et de la Bithynie. La densité de correspondances qu'on trouve dans cette région du nord-ouest de l'Asie Mineure, sur les rives du Pont, de la Propontide et de l'Hellespont (Tabl. 2 et Fig. 2), est sans commune mesure avec ce qui s'observe dans le reste du monde grec. La figure 2 fait bien apparaître, par exemple, une différence de densité entre l'Ionie centrale et le nord-ouest de l'Asie Mineure; le contraste serait encore plus frappant si la carte était élargie à l'Egée ou au Péloponnèse. Statistiquement, la multiplicité et la concentration des cas recensés ne peuvent pas être le fruit du hasard.

Une première observation s'impose: la cité grecque de Lampsaque est au cœur de ce faisceau de correspondances. Non seulement parce qu'une dizaine de noms pourvus d'un doublet occidental se répartissent dans un rayon de cent kilomètres autour de Lampsaque, mais aussi parce qu'elle est elle-même concernée par ce phénomène: comme on le verra plus loin en détail, *Pituoussa* fut son premier nom, et les premiers habitants du pays étaient des Bébryces qu'on retrouve en Occident. Or, comme on sait, Lampsaque fut la première colonie phocéenne, fondée vers 654 av. J.-C., un demi-siècle avant Marseille, et près de trois quarts de siècle avant Ampurias. Je partirai de l'hypothèse que cette corrélation n'est pas fortuite. A priori, deux explications sont possibles:

1. Ces transferts sont le fait des marins ou des colons phocéens eux-mêmes, les géographes s'étant contentés de les enregistrer<sup>37</sup>.
2. Ce sont des constructions littéraires, élaborées en Ionie ou plus précisément dans la région de Lampsaque et en Bithynie, sans rapport direct avec la réalité du terrain occidental.

J'essaierai de montrer que, loin de s'exclure, ces deux facteurs ont concouru à la formation d'un réseau de correspondances dont il convient maintenant d'analyser les traits les plus marquants.

<sup>35</sup> HECAT., fr. 310 Jacoby.

<sup>36</sup> RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000, 2001).

<sup>37</sup> Cette explication est la seule qu'envisage, d'un point de vue plus général, RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000): 6-7.

	Ibérie	Région du Pont
Noms à racine non grecque ou douteuse	<b>BEBRUKES</b> (Ps.Scymnos 201) ----- <b>Alubê</b> (Charax, Dion. Per. 334) ----- <b>Arganthônios</b> (N.P., Hdt. I 163) ----- <b>Abdêra</b> (Artemid. ap. St. Byz.) -----	<b>BEBRUKES</b> (Propontide, Charon fr. 8) <b>Alubê</b> (sud du Pont, Strab. XII 20-27) <b>Arganthônion oros</b> (Bithynie, Strab. XII 4.3) <b>Abdêra</b> (Thrace, <i>auctt.</i> )
Noms rares ou peu fréquents, à racine grecque	<b>Kalpê</b> (Eratosth. ap. Strab. III 2.11) ----- <b>Kupsela</b> (Avien. 527) ----- <b>Kalathê</b> (Hecat. ap. St. Byz.) ----- <b>Kalathousa</b> (Ephor. ap. St. Byz.) ----- <b>Alônai</b> (Ptol. II 6.14) ----- <b>Kromuoussa</b> (Hecat. ap. St. Byz.) ----- <b>Hêmeroskopeion</b> (Artemid. ap. St. Byz.) -----	<b>Kalpê</b> (Bithynie, Theopomp. ap. St. Byz.) <b>Kupsela</b> (Thrace, <i>auctt.</i> et monnaies) <b>Kalathê</b> (ouest de la Chersonèse, Plin. IV 74) <b>Kalathousa</b> (ouest de la Chersonèse, Plin. IV 74) <b>Halônê</b> (Propontide, Plin. V 151) <b>Krommuonêsos</b> (Eolide, Plin. V 138) <b>ephêmereuein + skopazein</b> (inser. de Parion, Propontide)
Noms fréquents, à racine grecque	<b>Pituoussa</b> (Pityusa, Liv. XXVIII 37.3) ----- <b>Ophioussa</b> (Strab. III 5.1) ----- <b>Cherronêsos</b> (Strab. III 4.6) ----- <b>Kallipolis</b> (Avien. 514) ----- <b>Olbia</b> ( <i>Olbia pemptê Ibêrias</i> , St. Byz.) ----- <b>Elaïos potamos ?</b> ( <i>Oleum flumen</i> , Avien. 505) ----- <b>Leukatas</b> ( <i>Leucata</i> , Mela II 5.82) -----	<b>Pituoussa &gt; Lampsakos</b> (Hellespont, Strab. XIII 1.18) <b>Ophioussa</b> (Propontide, Plin. V 151) <b>Kallipolis, Chersonêsos</b> (Hellespont, Strab. XIII 1.18) <b>Olbia x 3</b> (Bithynie, Hellespont, nord du Pont, St. Byz.) <b>Elaïos potamos</b> (Bithynie, <i>Peripl. P. Euxin.</i> 18) <b>Leukatas</b> ( <i>Leucatas promunt.</i> , Bithynie, Plin. <i>NH</i> V 149) <b>Leukades petrai</b> (Bithynie ?, Charon fr. 7)

Tabl. 2. Correspondances toponymiques et choronymiques entre l'Ibérie et le Pont-Bithynie. Une seule référence littéraire est donnée pour chaque nom; pour d'autres éventuelles références, voir *RE*, s. vv

### 2.1. Des éléments d'une authentique toponymie grecque de l'Occident, jalons des routes phocéennes

Certains des noms retenus dans le Tableau 2 sont des toponymes passe-partout, fréquemment répétés sur toutes les rives de la Méditerranée, et peuvent donc à première vue paraître peu significatifs: *Olbia*, *[H]alônê*, *Kallipolis*, *Chersonêsos*, *Ophioussa*, *Pituoussa*, *Leukatas*... Mais nous verrons plus loin que, dans le Pont, *Pituoussa* et *Leukatas* peuvent être mis en rapport avec un même récit mythique dont une transposition occidentale n'est pas exclue. *Olbia*, *Kallipolis* et *Chersonêsos* ne sont pas moins dignes d'intérêt.

Etienne de Byzance cite neuf *Olbia* (l'«heureuse»), toutes dans des régions périphériques du monde grec<sup>38</sup>. C'est typiquement un nom de fondation coloniale. Dans ce contexte, il est frappant de constater que trois villes de la liste d'Etienne sont pontiques: l'une –la plus connue– au nord du Pont, une autre en Bithynie et une troisième, non localisée, dans l'Helles-

<sup>38</sup> Dans l'ordre de sa liste: Ligurie, Pont, Bithynie, Pamphylie, Ibérie, Sardaigne, Illyrie, Hellespont, Cilicie (ST. BYZ. s. v.).

pont. Pour l'Occident, outre celles de Ligurie et de Sardaigne, il cite une énigmatique Olbia d'Ibérie, inconnue par ailleurs. Les plus fortes concentration de ce toponyme colonial se situent donc d'une part dans le Pont, et d'autre part sur les routes phocéennes de l'Occident.

Kallipolis et Chersonèse sont aussi des noms très répandus; mais c'est leur conjonction qui est ici significative. En Ibérie, ce sont deux lieux-dits de la côte orientale, apparemment guère éloignés l'un de l'autre malgré les incertitudes qui entourent leur localisation; en Asie, non seulement Kallipolis était la principale cité de la Chersonèse de Thrace<sup>39</sup>, mais en outre elle dépendait de Lampsaque<sup>40</sup>.

*Alônai*, donné par Ptolémée et qu'on a souvent rapproché d'*Alônīs*<sup>41</sup> et d'*Allon*<sup>42</sup>, est plus problématique, non seulement parce que sa localisation –peut-être Santa Pola (Alicante)– est discutée, mais aussi parce que son étymologie, compte tenu de l'absence d'aspiration à l'initiale, peut n'être pas grecque<sup>43</sup>.

D'autres noms, formés comme les précédents sur une racine grecque, sont beaucoup plus rares: *Kalpê*, *Kupsela*, *Kalathê*, *Kromuoussa-Krommuonêsos*, *Hêmeroskopeion*. Les trois premiers, qui signifient respectivement «la cruche», «la boîte» et «le panier», font partie d'une série de toponymes grecs motivés par la forme d'un relief naturel, cap ou mont se détachant sur la ligne de côte. «L'île aux oignons», *Kromuoussa*, se rattache quant à elle à une série de noms d'îles qui mettent l'accent sur leur végétation, comme on l'a vu à propos des noms en *-oussa*.

*Hêmeroskopeion* constitue un cas à part, car il s'agit d'un hapax. Son étymologie, qui a suscité de nombreuses hypothèses, a été récemment réexaminée par F. J. Fernández Nieto, dont je résumerai rapidement les conclusions qui me paraissent fort convaincantes<sup>44</sup>. *Hêmeroskopeion* était le nom du port de Denia (Alicante), devenu *Dianium* à l'époque romaine. Les deux éléments qui composent ce nom, ἡμέρα «jour» et σκοπή «observatoire, guette», se réfèrent probablement à la pêche au thon, une des principales ressources de cette côte dans l'Antiquité, comme le suggèrent des parallèles lexicaux. Dans des inscriptions de Cyzique et de Parion, les termes σκοπή, σκοπιάζειν et ἐφημερεύειν désignent l'activité des guetteurs installés sur des observatoires fixes, dont le rôle était crucial pour repérer à distance l'arrivée des bancs de thons. Ce sur quoi il me paraît important d'insister ici, c'est que ces textes qui régulaient l'adjudication des miradors pour la pêche au thon émanent de deux cités grecques très proches de Lampsaque.

<sup>39</sup> STR., XIII 1.18: «sur la côte de la Chersonèse se trouve la petite ville de Kallipolis»; ALEX. POL., *FGrH* 273, fr. 13: Kallipolis est située ἐν τῇ περαίᾳ τῆς Χερσοννήσου.

<sup>40</sup> Placé en face de Lampsaque (STR., XIII 1.18), l'établissement de Kallipolis avait sans doute été fondé pour lui servir de tête de pont sur la rive opposée de l'Hellespont (OBERHÜMMER, *RE* X, col. 1659, n° 8).

<sup>41</sup> ARTEMID. *ap.* ST. BYZ., s. v.

<sup>42</sup> MELA, II 6.93.

<sup>43</sup> Sur ces différents problèmes, cf. MORET, P. (2000).

<sup>44</sup> FERNÁNDEZ NIETO, F.J. (2002). Une piste différente est suivie par PENA, M.J. (1993).

Enfin, un troisième groupe rassemble des noms à racine non grecque: *Abdêra*, *Arganthônios*, *Alubê*, *Bebrukes*. Je me pencherai plus loin sur les problèmes complexes que posent *Alubê* et *Bebrukes*; quant aux deux premiers, il s'agit sans nul doute de la réfection grecque de noms indigènes ou phéniciens. Le cas d'*Abdêra*, colonie phénicienne proche de Malaga, est sans ambiguïté, mais celui d'*Arganthônios* demande quelques précisions.

F. Rodríguez Adrados a rappelé à juste titre l'existence d'un mont *Arganthônion* en Bithynie<sup>45</sup>. Cette homonymie est capitale pour comprendre la forme grecque sous laquelle ce nom nous est connu, et c'est un fait dont on a trop rarement tenu compte dans les nombreuses spéculations étymologiques qu'il a suscitées. Mais comment passe-t-on d'un oronyme bithynien à un anthroponyme tartessien? On peut supposer que les Phocéens, gênés par la tournure étrangère du nom du roi qui leur offrait l'hospitalité, trouvèrent spontanément dans leur mémoire onomastique un nom grec qui offrait quelque ressemblance avec lui<sup>46</sup>, selon un mécanisme bien connu par ailleurs<sup>47</sup>. Que ce nom désignât une montagne n'eut sans doute aucun rôle dans ce processus d'appropriation d'un nom barbare. Le succès de cette adaptation est d'ailleurs confirmé par un graffite découvert il y a quelques années sur l'anse d'une coupe attique du milieu du V<sup>e</sup> siècle, à Sindos sur la côte thrace. Un nom grec très courant, *Agathônios*, fut d'abord gravé dans le vernis noir, puis une seconde main (?) le transforma en *Arganthônios* par l'ajout, sous la ligne, des lettres r et n<sup>48</sup>. Etant donné la proximité de la Thrace et de la Bithynie, l'auteur de ce jeu de mots pouvait difficilement ignorer l'existence du mont *Arganthônion*, mais il ne fait guère de doute que l'allusion visait au premier chef le légendaire roi de Tartessos.

À cette double série de noms qui se font écho aux deux extrémités de la Méditerranée, à l'ouest autour des colonies phocéennes de l'Extrême-Occident, au nord-est autour de Lampsaque, il convient d'ajouter un autre dossier: celui des îles Planésies<sup>49</sup>. Le nom *Planêsia* (var. *-asia*) a été porté par trois îles de la Méditerranée occidentale: Tabarca, sur la côte sud-est de l'Espagne face à Santa Pola, Saint-Honorat, une des îles de Lérins en Provence, et Pianosa, dans l'archipel toscan<sup>50</sup>. Πλανησία est une formation adjectivale basée sur πλάνης ou sur πλανητός, au sens d'île «errante» (à rapprocher des îles «flottantes», Πλωταὶ νῆσοι). Or, on constate que ces îles erratiques sont topographiquement en

<sup>45</sup> RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2000): 11. Cette montagne se situait près de Kios, STR., XII 4.3, A.R., Arg. 1177-1178. Elle était célèbre à cause d'un épisode commun à la légende des Argonautes et à celle d'Héraclès: Hylas, compagnon d'Héraclès qui naviguait avec lui sur l'Argo, y fut enlevé par des nymphes, cf. CORSTEN, Th. (1985): 14-15.

<sup>46</sup> Comme l'avait supposé UNTERMANN, J. (1989): 438, sans toutefois se référer à l'oronyme bithynien. Quant à savoir si le nom indigène sous-jacent avait quelque chose à voir avec la racine celtique *arganto*, «argent», je citerai encore le même auteur (*ibid.*, p. 439): «il n'y a pas d'argument positif pour dire que ce nom appartient à un répertoire onomastique celtique».

<sup>47</sup> Voir *supra*, note 4.

<sup>48</sup> TIVERIOS, M.A. (2000): 63.

<sup>49</sup> MORET, P. (1997).

<sup>50</sup> Respectivement STR., III 4.6, IV 1.10 et II 5.19.

rapport avec trois sites phocéens ou liés à l'activité des Phocéens en Occident: La Picola à Santa Pola<sup>51</sup>, Antipolis face aux îles de Lérins, et Alalia non loin de Pianosa.

Tous ces indices ne laissent aucun doute sur les auteurs de ces transferts de toponymes –au moins dans la plupart des cas–: ce sont les Phocéens. Outre la simple homonymie ou la ressemblance des noms, on a pu signaler la morphologie ionienne d'un nombre significatif de toponymes grecs d'Ibérie<sup>52</sup>, parallèlement à l'existence à Ampurias et à Marseille d'une onomastique très originale basée sur des hydronymes d'Asie Mineure<sup>53</sup>. Mais si tout concourt à souligner l'importance de l'empreinte phocéenne, force est de constater que ce n'est pas vers l'Ionie centrale que nous oriente le dossier toponymique. Nous venons de le voir, les affinités les plus nettes conduisent à Lampsaque, à la Propontide et à la Bithynie; et ce n'est probablement pas un hasard si des coïncidences frappantes ont été relevées entre les onomastiques grecques des inscriptions d'Ibérie et de la Mer Noire<sup>54</sup>.

Cependant, les implications des observations toponymiques que l'on vient de faire ne se limitent pas au domaine lexical. Dans le cas de *Planêsia* «l'île errante», l'enquête avait révélé des connotations mythiques d'une richesse surprenante, de Délos à l'île d'Éole et du Melqart tyrien à saint Honorat de Lérins<sup>55</sup>. De façon analogue, plusieurs doublets ibéro-pontiques possèdent un arrière-fond mythique qui nous aidera à comprendre comment les Grecs ont pu si aisément multiplier ces effets de miroir.

## 2.2. Symétries géographiques et correspondances mythiques

L'existence de symétries et de correspondances entre les diverses extrémités du monde est un des fondements de la géographie et de l'ethnographie grecques, à l'époque archaïque surtout, mais encore jusqu'à l'époque hellénistique<sup>56</sup>. Dans la conception archaïque du monde, ces analogies étaient d'autant plus faciles à concevoir que la terre habitée était partagée en quartiers symétriques, dans le sens nord-sud comme dans le sens est-ouest, et que les contrées périphériques étaient reliées les unes aux autres par l'anneau extérieur du fleuve Océan.

L'axe est-ouest a été, de ce point de vue, particulièrement productif, ce qui explique en partie une homonymie majeure, dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'ici: celle des deux Ibéries<sup>57</sup>.

<sup>51</sup> BADIE, A. *et al.* (2000).

<sup>52</sup> RODRÍGUEZ ADRADOS, F. (2001): 30.

<sup>53</sup> GANGUTIA, E. (1999): 11.

<sup>54</sup> EAD. (2001).

<sup>55</sup> MORET, P. (1997).

<sup>56</sup> Références dans SCHNEIDER, P. (2004), qui analyse la façon dont une confusion persistante entre l'Inde et l'Éthiopie s'est traduite par une série de dédoublements et de transferts de thèmes mythiques.

<sup>57</sup> D'un point de vue plus général, sur l'origine et l'évolution du choronyme *Ibêria* en Occident, on trouvera des points de vue différents dans DOMÍNGUEZ MONEDERO, A. (1983), PÉREZ VILATELA, L. (1993) et



### 2.2.1. De l'Ibérie du Couchant à l'Ibérie du Caucase

David Braund a montré que la Colchide avait été associée à la plupart des autres *eschatiai* du monde grec; en direction du Couchant, des correspondances furent d'abord établies avec l'Italie, puis avec l'Ibérie<sup>58</sup>. Les idées et les thèmes mythique qui ont pu favoriser –ou justifier a posteriori– l'homonymie des deux Ibéries sont très nombreux; cette question ayant déjà été abondamment traitée, je me contenterai de rappeler brièvement les correspondances les plus notables<sup>59</sup>:

- Les deux régions recèlent un accès au fleuve Océan, à l'ouest par le détroit des Colonnes, au nord-est par le Phase dont certains croyaient encore à l'époque d'Hérodote qu'il servait de canal entre le Pont Euxin et l'Océan<sup>60</sup>.
- On y parvient par un détroit dangereux, où le héros est mis à l'épreuve: à l'ouest, ce sont les Colonnes pour Héraclès, à l'est les Symplégades ou roches Planctes pour Jason et les Argonautes (celles-ci étaient associées au Bosphore à date ancienne<sup>61</sup>, avant que ne se fût imposée leur localisation dans le détroit de Messine à l'époque hellénistique).
- On y trouve de l'or: pommes d'or, toison d'or, mines d'or. Ce point est souligné par Strabon comme étant, d'après l'une de ses sources, la cause de l'homonymie des deux Ibéries<sup>62</sup>.
- En Colchide, un serpent gardait la toison d'or qui était suspendue à un arbre. De même, un serpent gardait les pommes d'or des Hespérides. De plus, «pommes» et «moutons» se disent en grec exactement de la même façon, *mêla*. Bien que la légende de la toison fasse normalement mention d'un bélier, pas d'un mouton, le parallèle est notable.
- Ce sont des étapes sur le trajet du soleil. En Occident, Érythie et l'épisode héracléen de la coupe d'Hélios sont trop connus pour qu'on y insiste; en Colchide, une légende présentait le roi Aïétès comme fils d'Hélios.

La forte composante itinéraire des deux grands cycles mythiques d'Héraclès et des Argonautes a permis aux Grecs de matérialiser les connexions entre ces *eschatiai* symétriques, au gré de multiples variantes successives ou concurrentes. Héraclès, après avoir emprunté la coupe d'or d'Hélios, se rend par l'Océan ou par le revers de la Terre dans le Caucase où il délivre Prométhée, qui à son tour lui enseigne la route des Hespérides<sup>63</sup>.

---

CRUZ ANDREOTTI, G. (2002).

<sup>58</sup> BRAUND, D. (1994): 17-21.

<sup>59</sup> Bonne synthèse *Ibidem*: 20 et 25.

<sup>60</sup> HDT., II 21 et 23.

<sup>61</sup> HDT., IV 85; cf. ROMM, J.S. (1992): 19.

<sup>62</sup> STR., XI 2.19.

<sup>63</sup> PHERECYD., fr. 17 Jacoby. Une partie de ce parcours était décrite dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle, cf. STR., IV 1.7.

Dans une version «orphique» du périple des Argonautes qui semble remonter à Timée, les Argonautes remontent le Phase ou le Tanaïs jusqu'à sa source, halent leur navire jusqu'à l'Océan, puis de là gagnent les colonnes d'Héraclès «en gardant la terre sur leur gauche»<sup>64</sup>. Les deux cycles finissent par se mêler, Héraclès participant à la quête de la toison d'or avec les Argonautes après être allé ravir les pommes d'or des Hespérides<sup>65</sup>. Mais l'effet de miroir des *eschatiai* permet aussi des inversions et des substitutions. C'est ainsi que, d'après Strabon, «certains auteurs transportent ici [aux colonnes d'Héraclès] les Planctes et les Symplégades»<sup>66</sup>.

On le voit, tout se conjugue pour donner sens à la double Ibérie. Mais on a rarement noté que l'homonymie qui couronne ce complexe réseau de correspondances n'apparaît qu'à une date relativement tardive. Il n'échappera à personne qu'il est crucial, dans un cas pareil, de savoir à quel moment s'effectue la duplication, et quel est le nom qui précède l'autre<sup>67</sup>. Pourtant, à ma connaissance, ce problème de chronologie n'a jamais fait l'objet d'une analyse approfondie faisant appel à la totalité des sources. L'Ibérie de l'Ouest est bien attestée, comme chacun sait, dès le début du V<sup>e</sup> siècle<sup>68</sup>; mais celle de l'Est ne devient réellement connue qu'à partir de la troisième guerre de Mithridate, en 66 av. J.-C., quand les armées de Pompée commencèrent à lever le voile sur la géographie du Caucase central<sup>69</sup>. Il a même été affirmé que le nom grec des Ibères de l'actuelle Géorgie fut forgé à ce moment, à partir d'un ethnonyme arménien<sup>70</sup>.

Il existe néanmoins deux autres mentions, généralement omises ou ignorées, qui suggèrent une apparition plus ancienne du doublet. Dans un *Périple du Pont Euxin* postérieur au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, assemblage composite de fragments plus anciens tirés d'Arrien, de Ménippe, du Pseudo-Scylax et du Pseudo-Scymnos<sup>71</sup>, l'Ibérie du Caucase est brièvement évoquée à propos du Phase, «près duquel habitent les Ibères qui ont émigré (μεταναστάντες) d'Ibérie en Arménie»<sup>72</sup>. Le fait que ce passage se présente sous la forme de séquences de trimètres iambiques a permis de l'attribuer, de façon presque certaine, à la *Periodos* du Pseudo-Scymnos. Nous sommes donc en présence d'une mention datant au plus tard de la fin du II<sup>e</sup>

<sup>64</sup> TIMAE., fr. 85 Jacoby; cf. VIAN, F. (1988).

<sup>65</sup> A.R., *Arg.*, *passim*.

<sup>66</sup> STR., III 5.5. Sur la tendance à identifier non seulement les Planctes, mais aussi Charybde avec le détroit de Gibraltar, cf. GANGUTIA, E. (1998): 28, n. 58 et 60.

<sup>67</sup> Pour DOMÍNGUEZ MONEDERO, A. (1983): 209, la terre du Couchant fut appelée Ibérie par ses premiers découvreurs grecs en souvenir de l'Ibérie caucasienne, déjà connue, parce qu'elle était comme celle-ci riche en or. Cette hypothèse ne tient nul compte des dates d'apparition du nom dans ces deux régions, comme l'a justement noté PÉREZ VILATELA, L. (1993): 39.

<sup>68</sup> Chez Hécateé (*FGH* 1, fr. 38-52) et chez Eschyle (fr. 73a Radt).

<sup>69</sup> STR., XI 2.18 et 3.1-4, dont la source est Théophraste de Mitylène; sur cette guerre et ses conséquences, BRAUND, D. (1994): 152 sqq.

<sup>70</sup> BIELMEIER, R. (1988); PÉREZ VILATELA, L. (1993): 39 sq.

<sup>71</sup> Cf. MARCOTTE, D. (2002): XXXII sq et CXXXII sq.

<sup>72</sup> PSEUDO-SCYMNOS, fr. 20 Marcotte.

siècle av. J.-C., mais qui peut fort bien remonter au III<sup>e</sup> siècle, comme la majeure partie des matériaux mis en œuvre par l’auteur inconnu de ce poème iambique<sup>73</sup>.

D’autre part, Flavius Josèphe signale que Mégasthène, au livre IV de ses *Indika*, affirmait que Nabuchodonosor «avait dépassé Héraclès par sa bravoure et par la grandeur de ses exploits (...) parce qu’il avait soumis la majeure partie de la Libye et l’Ibérie»<sup>74</sup>; ce que confirme et complète Léandre d’Abydos dans son histoire des Assyriens, ouvrage perdu dont Eusèbe de Césarée cite textuellement la phrase suivante: «Mégasthène dit que Naboukodrosoros, plus vaillant qu’Héraclès, fit une expédition en Libye et en Ibérie, et qu’après avoir soumis ces contrées il transporta une partie de leurs habitants sur le côté droit du Pont, où il les établit»<sup>75</sup>.

Les *Indika* de Mégasthène peuvent être datés du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>76</sup>. Exception faite du rôle prêté à Nabuchodonosor, sa version coïncide donc assez bien, dans les faits comme dans le temps, avec celle du Pseudo-Scymnos. L’idée que l’homonymie reposait sur une parenté réelle, et que le transfert de population s’était fait d’ouest en est, sera d’ailleurs maintes fois reprise à l’époque romaine<sup>77</sup>.

L’enquête devra être poursuivie, mais quoi qu’il en soit, même en faisant remonter à la pleine époque hellénistique l’invention littéraire de l’Ibérie du Caucase<sup>78</sup>, tout porte à croire que l’ethnonyme occidental est le plus ancien, cas unique dans le corpus que nous étudions. En effet, dans plusieurs autres cas, il semble bien que le transfert du thème mythique, accompagné d’éléments toponymiques réels ou imaginaires, se soit fait d’est en ouest. J’en évoquerai d’abord deux –ceux d’*Ophioussa* et d’*Alubê*– qui n’ont pas eu une grande fortune littéraire et qu’on peut tenir pour marginaux; le troisième, celui des Bébryces, donnera plus de champ à l’analyse.

### 2.2.2. Ophioussa

Des vestiges de récits mythiques, fragmentaires et peu clairs, couplés à la répartition des toponymes ou choronymes *Ophioussa* en Méditerranée, permettent d’envisager, de façon très hypothétique, un lien entre la Propontide d’une part, la Libye et l’Ibérie d’autre part.

<sup>73</sup> Voir *supra*, note 9.

<sup>74</sup> JOS., *AJ* X 227 = *Ap.* I 144. Voir aussi, sur le même thème, STR., XV 1.6.

<sup>75</sup> EUS., IX 41.1:

Μεγασθένης δέ φησι Ναβουκοδρόσορον Ἡρακλέος ἀλκιμώτερον γεγονότα ἐπὶ τε Λιβύην καὶ Ἰβηρίην στρατεύσαι· ταύτας δὲ χειρωσάμενον ἀπόδασμον αὐτέων εἰς τὰ δεξιὰ τοῦ Πόντου κατοικίσαι.

<sup>76</sup> Cf. JACOBY, *FGrH* IIIc: 604 sq.

<sup>77</sup> Par exemple STR., I 3.21 et XI 2.19. Appien quant à lui refuse de choisir entre trois hypothèses: celle qui fait des Ibères d’Asie les ancêtres (πρόγονοι) des deux peuples, celle qui les présente comme des colons (ἀποικιοὶ) venus d’Europe, et celle qui n’admet qu’une simple homonymie. Cette dernière explication semble avoir sa préférence, puisqu’il ajoute: «de fait, ils ne se ressemblaient ni par les mœurs ni par la langue», ἔθος γὰρ οὐδὲν ἦν ὅμοιον ἢ γλῶσσα (*APP., Mithr.* 466).

<sup>78</sup> Je laisse ici de côté la question de l’identité réelle du peuple caucasien qui reçut ce nom.

Strabon écrit à propos de Parion, petite cité du littoral de la Propontide, à 30 km à l'est de Lampsaque<sup>79</sup>: «On raconte ici le mythe des Ophiogènes (Ὀφιογενεῖς), qui sont apparenté en quelque manière avec les serpents (ὄφεις). On dit que les mâles de cette tribu guérissent les morsures de serpent, à la façon des magiciens [...]. D'après ce mythe, le héros fondateur de cette tribu s'était transformé de serpent en homme. C'était peut-être un Psylle de Libye». Dans un autre passage, Strabon évoque brièvement ces Psylles qui étaient censés habiter la Cyrénaïque, et qui passaient pour avoir le don de ne jamais être mordus par les serpents<sup>80</sup>.

Compte tenu de la fréquence des confusions, à date ancienne, entre la Libye occidentale et la Tartesside, est-il possible que les *Ophioussa* de l'Extrême Occident aient un rapport avec ce mythe pontique du peuple ophiogène? C'est peu probable dans le cas de la petite île de Formentera<sup>81</sup>, qui se rattache à la demi-douzaine d'îles et d'îlots que les navigateurs grecs ont appelés *Ophioussa* d'un bout à l'autre de la Méditerranée. Mais la façon dont Aviénus introduit le choronyme *Ophioussa*, en l'appliquant à un vaste territoire mal situé en Extrême Occident, du côté de l'Océan, et en précisant que cette région, d'abord nommée *Æstrymnis*, avait été vidée de ses habitants par une multitude de serpents<sup>82</sup>, est plus troublant, car on entrevoit là des bribes d'un récit mythique. Il est certes possible que derrière ce nom se profile ici le serpent monstrueux, *deinos ophis*, qui depuis Hésiode<sup>83</sup> était censé protéger les fruits d'or des Hespérides. On doit aussi tenir garde au fait que le serpent est présent dans de nombreux mythes des origines, dans l'ensemble du monde méditerranéen antique. Mais la piste qu'ouvre la trop brève allusion de Strabon n'est pas à exclure complètement. Elle atteste, pour le moins, que les Anciens percevaient des correspondances entre le mythe des Ophiogènes du Pont et des récits que la légende situait dans une région barbare lointaine, à l'autre bout de l'oikoumène.

### 2.2.3. Alubê

Elvira Gangutia a attiré l'attention à juste titre, dans sa remarquable contribution aux *Testimonia Hispaniae Antiqua*<sup>84</sup>, sur une possible localisation occidentale d'*Alubê*, contrée énigmatique citée par Homère dans le catalogue des contingents de l'armée troyenne<sup>85</sup>: les

<sup>79</sup> STR., XIII 1.14. Il est à noter que *Pitua* et la Pityonte, étymologiquement liés au premier nom de Lampsaque, étaient sur le territoire de Parion.

<sup>80</sup> STR., XVII 1.44. Cf. Aulu-Gelle *NA* 16, 11, 1-2: les Psylles sont comparés aux *Marsi* d'Italie qui avaient des pouvoirs sur les serpents (PLIN., *NH* 25.10). Or, ces derniers se considéraient descendants de Circé, d'où un lien (indirect) avec la Colchide, puisque Circé était la sœur d'Aiétès, roi de Colchide, cf. BRAUND, D. (1994): 20.

<sup>81</sup> STR., III 5.1.

<sup>82</sup> AVIEN., *Ora* 152-157.

<sup>83</sup> *Théogonie*, 333-335.

<sup>84</sup> GANGUTIA, E. (1998): 8-11.

<sup>85</sup> *IL.* 2.857.

*Halizônoi* (peuple également mystérieux) venaient, dit-il, de «la lointaine *Alubê*, du pays où naît l'argent (*argurou genethlê*)».

Le débat autour de la localisation de ce pays lointain et riche en mines d'argent a été d'une virulence inusitée dès l'Antiquité, comme en témoignent toute une série de tentatives d'émendation du texte d'Homère, en particulier de la part d'Ephore. La controverse est exposée en détail par Strabon, dans une digression exceptionnellement longue de sa description du Pont<sup>86</sup>. Plusieurs thèses sont résumées et discutées par Strabon, qui toutes placent *Alubê* à l'est de la Troade, sur la côte nord de l'Asie Mineure ou plus loin encore, vers le pays des Amazones.

Strabon, qui tient personnellement pour une localisation de cette contrée entre le fleuve Halys et Trapézonte, au pays des Chalybes (jouant ainsi sur la ressemblance des noms, *Alubê* / *Chalubê*), ne fait nullement allusion à une localisation occidentale d'*Alubê*. Mais on en trouve la trace incontestable dans Denys le Périégète, qui nomme *Alubê*, et non *Kalpê*, le rocher européen des Colonnes d'Héraclès<sup>87</sup>. Le scholiaste de Denys<sup>88</sup> attribue cette version à Charax de Pergame, historien perdu de l'époque impériale, précisant d'ailleurs que, toujours selon Charax, *Kalpê* était le nom barbare et *Alubê* le nom grec, ce qui ne laisse pas de surprendre.

Il est évident que cette localisation occidentale d'*Alubê* est une spéculation relativement tardive, quoique indatable. Dans Homère, rappelons-le, *Alubê* apparaît dans une liste des lieux de recrutement de l'armée troyenne, ce qui rend invraisemblable a priori tout lien avec l'Extrême Occident. Mais, une fois le vers tiré de son contexte, une telle conjecture pouvait s'appuyer sur plusieurs éléments: d'abord, le fait qu'Homère évoque un lieu «lointain» et «où naît l'argent», ce qui fait écho au fameux passage de Stésichore sur les «racines d'argent» de Tartessos; ensuite, le parallèle avec *Alubas*, pays d'où Ulysse, au livre 24, feint d'être originaire et qu'il situe vers la Sicile (*Sikaniê*)<sup>89</sup>; enfin, au prix d'une métathèse, la ressemblance des noms *Alubê* et *Abila*, ce dernier désignant le rocher africain du détroit.

#### 2.2.4. Les Bébryces

Le cas des Bébryces fournit un dossier nettement plus consistant, dont on peut tirer toute sorte d'enseignements. On trouve chez les historiens et les archéologues du XX<sup>e</sup> siècle d'assez nombreuses références à ce peuple voisin des Ibères, censé avoir vécu dans l'arrière-pays montagneux du nord de la péninsule ou des Pyrénées orientales, et qui aurait disparu

---

<sup>86</sup> STR., XII 20-27.

<sup>87</sup> D.P., 334.

<sup>88</sup> Sch. D.P. ad v. 64.

<sup>89</sup> OD. 24.304. C'est d'ailleurs à propos de ce vers que les scholiastes d'Homère évoquent l'origine ibérique des Sicanes, GANGUTIA, E. (1998), n. 10.

avant la conquête romaine. Il est d'ailleurs curieux de noter que les historiens espagnols et français n'ont pas fait la même lecture des rares textes anciens qui citent ce peuple.

Pour Bosch Gimpera et d'autres auteurs espagnols, le texte du Pseudo-Scymnos indique que les Bébryces vivaient dans les massifs montagneux qui bordent les plaines littorales de la région valencienne et de la Catalogne, «au-dessus des Ibères»<sup>90</sup> et au sud des colonies d'Emporion et de Rhodè qui sont citées plus loin dans le poème<sup>91</sup> (Fig. 1), ce qui autoriserait à les identifier avec les *Berybraces* d'Aviénus<sup>92</sup>, placés par ce dernier dans les mêmes régions<sup>93</sup>. Dans l'historiographie française, en revanche, c'est un fragment de Dion Cassius<sup>94</sup> qui est cité à l'appui d'une localisation des Bébryces sur le versant nord des Pyrénées orientales: ainsi, pour Jannoray, «ils occupaient la haute vallée du Tech et les Albères»<sup>95</sup>. Une solution de compromis fut du reste imaginée, selon laquelle les divergences observées entre les auteurs anciens reflèteraient deux étapes de la migration des Bébryces vers le sud<sup>96</sup>. De plus, pour enraciner encore mieux les Bébryces dans la réalité de la protohistoire occidentale, on leur trouva une étymologie celtique: ce serait le peuple du castor, *bebro*<sup>97</sup>.

Ces lectures modernes tombent toutes dans l'erreur qui consiste à analyser comme une réalité historique, ethnique et géographique des faits qui relèvent, en réalité, de la création littéraire. Les Bébryces ne vivaient ni au sud, ni au nord des Pyrénées: ils n'ont jamais existé que dans l'imagination des Grecs.

En premier lieu, toute interprétation de ce nom de peuple doit tenir compte de la présence dans les sources grecques de deux peuples appelés Bébryces: celui de l'Occident dont nous venons de parler, mais aussi un peuple homonyme, mentionné plus souvent et à partir d'une date plus ancienne, qui était censé avoir été le premier occupant des rives de l'Hellespont, là où devaient s'installer les colons phocéens de Lampsaque. Or, on constate qu'autour de cette homonymie gravitent cinq correspondances ou analogies qui me paraissent significatives.

1. Ces deux peuples sont localisés à proximité d'une colonie phocéenne: Emporion à l'ouest, Lampsaque à l'est<sup>98</sup>.

<sup>90</sup> PSEUDO-SCYMNOS, v. 199-201:

εἴτ' Ἰβηρες οἱ / προσεχέεις. Ἐπάνω τούτων δὲ κέλνται τῶν τόπων / Βέβρυκες.

<sup>91</sup> *Ibid.*, v. 204.

<sup>92</sup> AVIEN., *Ora* 485-489.

<sup>93</sup> BOSCH GIMPERA, P. (1932): 468 sq.; FERNÁNDEZ NIETO, J. (1968-1969): 130.

<sup>94</sup> DIO. *teste* TZETZES, *sch. in Lycophr.*, 516:

Δίῳν δὲ Κοκκειανὸς τοὺς Ναρθωνησίους Βέβρυκας λέγει, γράφων οὕτω· «τῶν πάλαι μὲν Βεβρύκων νῦν δὲ Ναρθωνησίων ἐστὶ τὸ Πυρήναιον ὄρος». Cf. *id.*, *sch. in Lycophr.*, 1305, et ZONAR., VIII 21.

<sup>95</sup> JANNORAY, J. (1955): 379.

<sup>96</sup> BOSCH GIMPERA, P. (1932), *loc. cit.*

<sup>97</sup> SERGENT, B. (1988): 346-347; DELAMARRE, X. (2003): 69.

<sup>98</sup> Lampsaque: CHARON, fr. 8 Jacoby; Emporion: PSEUDO-SCYMNOS, 200-204.

2. Il s'agit dans les deux cas d'un peuple primitif, ultérieurement remplacé par un autre *genos*: celui des Lampsacènes en Bithynie<sup>99</sup>, celui des Narbonnais en Occident<sup>100</sup>.
3. On les a fait intervenir l'un et l'autre dans des variantes tardives de la légende d'Héraclès. Chez Apollonius de Rhodes, Héraclès se joint aux Argonautes pour combattre les Bébryces, prêtant ainsi main forte à leurs ennemis traditionnels, les Mariandynes<sup>101</sup>. Chez Silius Italicus, Pyrène, fille du roi Bebryx, est séduite par Héraclès; elle s'enfuit dans la montagne où elle est dévorée par les bêtes sauvages<sup>102</sup>.
4. Un rapport peut être établi dans les deux régions avec un cap ou un rocher du nom de *Leukada* / *Leukatas*. Dans l'Hellespont, le Phocéén Phobos fut le premier Grec à se jeter du haut des «roches blanches», *apo tôn Leukadôn petrôn*, après avoir noué avec les Bébryces les relations qui permirent la fondation de Lampsaque<sup>103</sup>. L'identification de ces roches blanches n'est pas assurée, mais il n'y a aucune raison pour les mettre en rapport avec le cap Leucate de l'île de Leucade en mer Ionienne, rendu célèbre par le légendaire saut de Sappho<sup>104</sup>. Il peut s'agir soit du site de *Leukè* ou *Leukai*, proche de Phocée au nord du golfe de Smyrne<sup>105</sup>, soit –plus vraisemblablement– du cap Leukatas, en Bithynie à l'entrée du Sinus Astacenus<sup>106</sup> (Fig. 2). Or, il existe aussi dans le golfe du Lion, à mi-chemin entre *Agathè* (Agde) et *Emporion* (Ampurias), un autre cap Leukatas dont le nom s'est perpétué depuis l'Antiquité<sup>107</sup> jusqu'à nos jours<sup>108</sup>. Cette coïncidence est frappante, même s'il faut bien reconnaître que la signification des «roches blanches» dans la géographie mythique des Grecs est d'une rare complexité<sup>109</sup>; d'autres caps du même nom existaient, notamment sur la côte africaine, et il serait absurde d'exclure la

<sup>99</sup> CHARON, fr. 8 Jacoby (*sch.* A.R. II 2):

Χάρων δὲ φησὶ καὶ τὴν Λαμψακηνῶν χώραν πρότερον Βεβρυκίαν καλεῖσθαι ἀπὸ τῶν κατοικησάντων αὐτὴν Βεβρύκων.

<sup>100</sup> TZETZ., *sch. in Lyc.* 516, voir *supra* note 94.

<sup>101</sup> A.R., II 766-794.

<sup>102</sup> SIL. IT., III 420-443.

<sup>103</sup> CHARON, fr. 7 Jacoby (PLUT., *Mulier. virt.* 255 a):

ὁ Φόβος ἀπὸ τῶν Λευκάδων πετρῶν πρῶτος ἀφήκεν ἑαυτὸν εἰς θάλασσαν, ὡς Χάρων ὁ Λαμψακηνὸς ἱστόρηκεν.

<sup>104</sup> *Contra* GLOTZ, G. (1904): 48.

<sup>105</sup> C'est celui qui a la préférence de JACOBY (*FGrH* III.a: 16), parce qu'il déduit de PLUT., *Mulier. virt.* 255 que Phobos retourna dans sa patrie après son expédition chez les Bébryces. Je ne suis pas sûr que l'état fragmentaire de la tradition permette de telles spéculations.

<sup>106</sup> Λευκὴ ἀκτὴ, STR., VII fr. 56 et VII 6.2; *Leucatas promunturium*, PLIN., *NH* 5.149.

<sup>107</sup> Son attestation la plus ancienne remonte à P. Mela (II 5.82), sous la forme *Leucata*. On le retrouve dans AVIEN., *Or. mar.* 601, où l'adjectif latin *candidus* traduit λευκάς.

<sup>108</sup> DAUZAT, A. & ROSTAING, Ch. (1963), s.v.: *Leucata* en 1080, *Laucata* et *Leucate* en 1212, *Leucate* aujourd'hui.

<sup>109</sup> Outre la vieille étude de GLOTZ, G. (1904), on se reportera aux travaux signalés par GANGUTIA, E. (1998): 41 sq.

possibilité toute simple d'une dénomination motivée par la couleur d'un des rares accidents topographiques qui rompent la monotonie du littoral languedocien. Mais en tout état de cause, ce qui doit retenir notre attention, c'est l'insertion de ce nom dans un réseau toponymique géographiquement lié au domaine phocéén.

5. On trouve enfin, dans les deux régions, un toponyme *Pituoussa* qui comme l'ethnonyme *Bebrukes* apparaît comme un nom primitif remplacé par un autre à l'époque des fondations coloniales. Avant d'être appelée *Lampsakos* par les Phocéens, la cité des Bébryces s'appelait *Pituoussa* ou *Pitueia*<sup>110</sup>. Face à l'Ibérie, *Pituoussa* était le nom grec de l'île d'Ibiza<sup>111</sup>, colonisée et renommée différemment par les Phéniciens.

Ces correspondances n'ont pas toutes la même valeur ni la même histoire. Celles qui nous sont connues par Silius Italicus et Dion Cassius sont manifestement des développements littéraires tardifs, purs jeux d'érudits dans lesquels des éléments de la légende des Bébryces du Pont, plus ou moins remaniés, sont transposés en Occident. Si on laisse de côté cette strate tardive, sans grand intérêt pour notre propos, la référence aux Bébryces occidentaux la plus ancienne, celle du Pseudo-Scymnos, peut remonter au III<sup>e</sup> siècle. Quant à la mention des *Berybraces* chez Aviénus, à supposer qu'il s'agit bien du même peuple, plutôt que d'imaginer qu'Aviénus partageait avec le Pseudo-Scymnos une source commune plus ancienne, il est plus vraisemblable de penser que, sur ce point comme sur d'autres, il s'est directement inspiré du Pseudo-Scymnos<sup>112</sup>. Quant aux Bébryces du Pont, leur première attestation se trouve chez Charon de Lampsaque, au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avant d'être reprise par Théopompe, Scamon, Théocrite et Lycophron aux deux siècles suivants<sup>113</sup>. La date de formation du mythe asiatique des Bébryces ne peut pas être précisée au-delà de ce jalon chronologique, mais il n'est guère douteux qu'il soit antérieur à ses versions occidentales.

Il n'est d'ailleurs pas étonnant que ce soit dans le Pseudo-Scymnos qu'apparaissent pour la première fois les Bébryces d'Ibérie. En effet, le projet de ce poète anonyme n'était pas seulement chorographique; c'est aux origines des cités grecques qu'il s'intéressait surtout, et quand il cite des peuples indigènes, c'est généralement en fonction de leurs rapports avec les fondateurs des cités grecques<sup>114</sup>. Ainsi, de même que les Bébryces du Pont font partie de

<sup>110</sup> STR., XIII 1.18; PLUT., *Mulier. virt.* 255 b; ST. BYZ. s.v. *Lampsakos*. *Pitueia* est un nom homérique tiré du Catalogue des Troyens (*IL.*, II 829).

<sup>111</sup> LIV., XXVIII 37.3. Strabon (III 5.1) utilise le pluriel du même nom pour désigner à la fois Ibiza et Formentera.

<sup>112</sup> Sur cette question, avec d'autres exemples, MARCOTTE, D. (2002): 93.

<sup>113</sup> THEOPOMP. *ap.* STR., XII 3.4; SCAMON, fr. 5 Müller; THEOC., *Idyllia* XXII 29, 77, 91; LYC., 516, 1305, 1474.

<sup>114</sup> Voir dans l'introduction du poème les vers 77 sqq et les commentaires de MARCOTTE, D. (2002), *ad loc.* et p. 47 à propos de l'Italie.



l'histoire de Lampsaque, de même, par effet de miroir, il n'est pas surprenant qu'un peuple portant le même nom côtoie la colonie phocéenne la plus occidentale.

On est tenté de croire que ce transfert est une invention littéraire dans laquelle les Grecs installés sur les rivages du Golfe du Lion, d'Emporion à Marseille, n'eurent aucune part. Il y a cependant un indice qui invite à un jugement plus nuancé. Le cap Leucate, en Languedoc, est un toponyme réel qui, on l'a vu, s'est conservé jusqu'à nos jours et qui est attesté par Pomponius Méla. Or, on a vu que la «roche blanche» figurait, d'après les fragments de Charon, dans un mythe impliquant à la fois Phocée, Lampsaque et les Bébryces. Il n'est donc pas exclu que des éléments de la légende aient pu être transplantés en Occident par les Phocéens et qu'ils y aient pris racine, en quelque sorte, dans la toponymie réelle de ce nouveau paysage. Ce qui est en tout cas évident, c'est qu'aucun peuple indigène d'Occident ne s'est jamais appelé Bébryce; tout au plus peut-on supposer que dans les premiers temps de leur présence dans le Golfe du Lion les Grecs affublèrent de ce nom des barbares de l'arrière-pays, sans se soucier de leur nom authentique.

Un autre facteur, historique celui-ci, doit être pris en compte. A. Domínguez Monedero a décelé plusieurs points communs entre les légendes de fondation de Lampsaque et de Marseille, transmises respectivement par Plutarque et par Trogue-Pompée, et a tenté de les expliquer dans une perspective historique. Les relations entre ces deux cités deviennent plus étroites au début du II<sup>e</sup> siècle, au moment où Marseille est sollicitée par Lampsaque, qui se présente alors comme sa cité «sœur», pour intercéder auprès du Sénat romain en faveur des Phocéens du Pont<sup>115</sup>. Domínguez Monedero a supposé, de façon convaincante, que c'est à ce moment-là, dans une période où durent se multiplier les témoignages d'allégeance et de reconnaissance, que la légende de fondation de Lampsaque fut modifiée par des emprunts au modèle marseillais<sup>116</sup>. En tout état de cause, la mention des Bébryces et l'épisode de Phobos se jetant de la roche blanche sont bien antérieurs à ce possible remaniement, puisqu'ils sont formellement attribués à Charon par nos sources. Mais il n'est pas moins certain que le rapprochement politique et diplomatique du début du II<sup>e</sup> siècle ne pouvait manquer de susciter dans les milieux lettrés des cités concernées l'exaltation rhétorique de leurs origines phocéennes communes, créant ainsi un terrain idéal pour toutes sortes de transpositions ou de contaminations entre récits de fondation, dans un sens comme dans l'autre.

Pour clore ce chapitre, un mot sur la question de la réalité historique des Bébryces d'Anatolie. On a voulu voir en eux un peuple celtique, en se fondant sur leur nom et sur quelques indices anthroponymiques<sup>117</sup>. Je crois pour ma part que cet ethnonyme s'explique

---

<sup>115</sup> DOMÍNGUEZ MONEDERO, A. (1997), en particulier p. 157-159. L'essentiel du dossier est constitué par une inscription en l'honneur du Lampsacène Hégésias, ambassadeur de sa cité à Marseille et à Rome.

<sup>116</sup> Ces emprunts ne concernent pas les thèmes et les noms dont je m'occupe ici.

<sup>117</sup> SERGENT, B. (1988): 345 sqq, qui invoque sans beaucoup de prudence les vieilles théories migrationnistes de Gimbutas et Bosch Gimpera pour expliquer l'irruption des Bébryces en Anatolie, au VIII<sup>e</sup> siècle selon lui (*ibid.*, 355-358).

assez simplement en grec, comme une dénomination péjorative<sup>118</sup> appliquée par les premiers voyageurs ou colons grecs à des populations indigènes dont la réalité nous échappe complètement, recouverte qu'elle est par le vernis opaque de la légende.

En termes généraux, les correspondances que l'on vient d'analyser sont rendues possibles par trois facteurs: d'abord, l'idée persistante que l'Ibérie et l'extrémité orientale du Pont, vers le Caucase, marquaient les extrémités du monde<sup>119</sup>; ensuite, l'existence dans l'imaginaire géographique des Grecs de routes directes entre ces deux régions, par la périphérie ou le revers du monde, routes qu'une partie de la tradition mythographique fit emprunter aux expéditions des Argonautes et d'Héraclès; enfin, des connexions phocéennes d'une grande vitalité, non seulement à l'époque des premières explorations et des fondations coloniales, mais aussi au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, lorsque Lampsaque et Phocée renouent des liens avec Marseille.

Dans certains cas, j'ai supposé que c'étaient les navigateurs ou les colons phocéens eux-mêmes qui jalonnèrent leur nouveau territoire de noms tirés d'un répertoire familier. Mais cette toponymie populaire, cette toponymie de marins n'explique pas tout. Certaines constructions paraissent trop savantes pour n'être pas le fruit d'élaborations littéraires. S'il est impossible de les reconstituer complètement et de les dater, du moins peut-on tenter de cibler avec une certaine précision les milieux littéraires qui les ont vues naître.

Ni Hécatee ni Hérodote n'en faisaient partie. Hécatee, pour ce qu'on en connaît, semble étranger à toute idée de transposition délibérée. Dans notre liste de correspondances (Tabl. 2), seul le toponyme *Kalathê* lui est attribué. On pourrait à la rigueur signaler aussi le fait que «*Huops*, ville d'Ibérie» fait pendant à «*Huôpê*, ville des Matiènes», en Médie<sup>120</sup>, mais ce n'est probablement qu'une coïncidence. Au contraire, tout porte à croire qu'Hécatee avait, dans un esprit rationaliste, retiré de la scène du Couchant certains épisodes parmi les plus célèbres du mythe. Dans un fragment cité par Arrien, il nie vigoureusement que Géryon ait pu vivre en Ibérie, affirmant que son royaume se situait dans la région d'Ambracie en Epire<sup>121</sup>. Le mythe, loin d'être exporté, est ainsi rapatrié en Grèce. Hérodote, pour sa part, condamne les mythes qui mettent en rapport le Levant et le Couchant, parce qu'ils reposent selon lui sur des conceptions géographiques erronées. C'est à lui, néanmoins, que nous devons un témoignage crucial sur les inventions mythico-géographiques des Grecs du Pont Euxin.

<sup>118</sup> Βέβρυξ est à rapprocher de plusieurs verbes exprimant des idées de cris animaux ou anormaux, tels que pouvait apparaître à un Grec le langage d'un peuple barbare: βρυχάομαι «rugir, mugir», dont le parfait βέβρυχα à sens intensif est la seule forme connue dans Homère, pour désigner le cri de mort du guerrier blessé; βρύκω / βρύχω, «grincer ou claquer des dents»; βρυκιάω qui exprime un défaut de prononciation, cf. CHANTRAINE, P. (1968), s.v.

<sup>119</sup> Dans le troisième quart du V<sup>e</sup> siècle, à une date où l'on connaissait un Orient bien plus lointain, deux vers de l'*Hippolyte* d'Euripide (3 et 1053) montrent que «le Pont et les bornes d'Atlas» représentaient encore métaphoriquement les extrémités du monde.

<sup>120</sup> HECAT. ap. ST. BYZ., *ad loca*.

<sup>121</sup> HECAT., fr. 26 Jacoby, cf. GANGUTIA, E. (1998): 138-141.

### 2.2.5. Les logoi des Grecs du Pont

«Les Grecs qui habitent le Pont racontent qu'Héraclès, poussant devant lui les vaches de Géryon, serait arrivé sur cette terre, alors déserte, que les Scythes occupent aujourd'hui. Géryon, disent-ils, habitait hors du Pont; il avait sa demeure dans une île que les Grecs appellent Erytheia, située près de Gadeira, en dehors des Colonnes d'Héraclès, dans l'Océan. Lequel Océan, affirment-ils en théorie, commencerait aux lieux où le soleil se lève et coulerait tout autour de la terre, mais ils n'en fournissent pas de preuves. Quand Héraclès, venant de là, fut arrivé dans le pays qu'on appelle aujourd'hui la Scythie, (...) il se serait endormi, et ses cavales, qu'il avait détachées de son char, auraient disparu (...)»<sup>122</sup>.

Hérodote résume ici une version locale du mythe d'Héraclès, qu'il rejette puisqu'il ne croit pas à l'existence de l'Océan circulaire<sup>123</sup>. Cette version peut être comparée au tortueux périple que décrivait son contemporain Phérécyde, de Tartessos à la Libye et à l'Égypte, puis de nouveau par la Libye jusqu'à l'Océan, d'où Héraclès rejoignait finalement le Caucase pour y libérer Prométhée<sup>124</sup>. Elvira Gangutia a mis l'accent sur les incohérences d'un tel périple, dues selon elle à une tentative de conciliation des variantes qui s'étaient multipliées au VI<sup>e</sup> et au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>125</sup>. Mais s'il est bien possible qu'on ait affaire à un montage largement artificiel, il n'en demeure pas moins que Phérécyde, tout comme ces «Grecs du Pont» qu'Hérodote ne nomme pas, postulait une connexion directe entre les confins orientaux du Pont et le pays bordé par l'Océan du Couchant.

Hérodote ne les nomme pas, mais il me paraît possible d'aventurer un rapprochement. L'œuvre de Charon de Lampsaque n'est connue que par de très maigres fragments<sup>126</sup>. Actif vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle et donc contemporain d'Hérodote<sup>127</sup>, cet auteur a touché presque tous les genres de l'ancienne *historiê*: chronique locale de Lampsaque, chronique universelle, ethnographie et géographie sous la forme du périple<sup>128</sup>. D'après les fragments qui nous sont parvenus, il a traité des Bébryces et des roches Leucades, deux thèmes et deux noms propres qui sont au cœur du réseau de correspondances que nous avons décrit<sup>129</sup>.

---

<sup>122</sup> HDT., IV 8.

<sup>123</sup> Sur cet aspect, voir GANGUTIA, E. (1998): 228. Le même auteur (*ibid.*, p. 229 et n. 465) doute qu'Hérodote fasse référence à une tradition locale du Pont, proposant même de traduire *pontos* par Méditerranée, ce qui dans le contexte de ce passage n'aurait guère de sens.

<sup>124</sup> PHERECYD., fr. 17 Jacoby.

<sup>125</sup> GANGUTIA, E. (1998): 169-171.

<sup>126</sup> FGrH 262.

<sup>127</sup> Comme l'a montré Robert FOWLER (1996: 68), il n'y a pas de raison de suivre la chronologie basse de Jacoby, fondée sur la vision schématique et sans doute fautive d'une succession chronologique des genres et des modes littéraires, en vertu de laquelle le goût pour les histoires locales se serait développé après Hérodote.

<sup>128</sup> FOWLER, R. (2000): 63.

<sup>129</sup> «Phobos fut le premier qui se jeta dans la mer du haut des roches Leucades, comme le rapporte Charon

Mais on a rarement relevé que Charon est aussi l'auteur d'un ouvrage sur la navigation au-delà des colonnes d'Héraclès dont on ne connaît que le titre: Περὶ πλοῦς τῶν ἐκτὸς τῶν Ἑρακλέους στῆλῶν. Il a donc écrit sur l'histoire, la géographie et les mythes du Pont, mais aussi sur la géographie de l'Extrême Occident. Qu'est-ce qui pouvait attirer ce Grec d'Asie féru d'histoire locale vers les rivages de la mer extérieure, si ce n'est des analogies et des relations avec sa patrie? D'autre part, plusieurs indices ont permis à Jacoby d'affirmer qu'Héraclès tenait une place importante dans les ouvrages d'histoire locale de Charon, notamment dans sa chronique de Lampsaque<sup>130</sup>. Le vecteur entre le Pont et les pays du Couchant est donc tout trouvé: il y a de fortes chances pour que ce fût Héraclès, cet Héraclès des Grecs du Pont auquel fait allusion Hérodote dans le passage que nous venons de citer. Pour toutes ces raisons, je suis persuadé que Charon a joué un rôle déterminant dans la constitution d'une géographie mythique de l'Ibérie nourrie de références pontiques.

Après Charon de Lampsaque, deux autres auteurs doivent retenir notre attention. Hérodore, mythographe actif autour de 400 av. J.-C., auteur d'un traité sur Héraclès, était natif d'Héraclée, port de Bithynie sur la côte sud du Pont Euxin<sup>131</sup>. Son intérêt pour l'ethnographie de l'Extrême Occident est attesté par le fragment que nous avons évoqué plus haut (Tabl. 1). S'il n'y cite pas les Bébryces d'Ibérie, il est en revanche presque certain que les Bébryces du Pont sont présents dans son œuvre. En effet, d'après le scholiaste d'Apollonius de Rhodes<sup>132</sup>, Hérodore avait retracé la généalogie de Lykos, roi des Mariandynes qui mena la guerre contre les Bébryces avec l'aide d'Héraclès et des Argonautes. Sa connaissance du patrimoine onomastique et mythique de sa patrie bithynienne, et le fait que ses recherches de mythographe l'aient conduit à s'intéresser aux terres du Couchant parcourues par Héraclès, pourraient faire penser qu'Hérodore contribua à son tour, une génération ou deux après Charon, à l'enrichissement ou à la consolidation du réseau de correspondances ibéro-pontiques. Mais ce que nous savons de lui et le contenu de son fragment sur l'Ibérie ne confortent nullement cette idée. Sa tendance rationaliste –même si elle n'excluait pas un certain goût pour le fantastique<sup>133</sup>– allait à l'encontre d'une telle démarche. Mais surtout, il est frappant

de Lampsaque» (fr. 7 Jacoby); «Charon dit que la région de Lampsaque s'est d'abord appelée *Bebrukia*, du nom de ses habitants les *Bebrukes*, dont la race a été anéantie à cause des guerres» (fr. 8 Jacoby) [pour le texte grec, voir *supra*, n. 99 et 103]. Il est impossible de savoir si la mention de *Pituoussa* dans le récit de Plutarque sur la fondation de Lampsaque (PLUT., *Mulier. virt.* 255 b) remonte à Charon ou à une autre source non identifiée; la première option est préférée par JACOBY, F. (*FGrH* III.a, *ad loc.*), la seconde par DOMÍNGUEZ MONEDERO, A. (1997).

<sup>130</sup> JACOBY, *FGrH* III.a: 8.

<sup>131</sup> *FGrH* 31; FOWLER, R. (2000): 232 sqq.

<sup>132</sup> Sch. A.R. II 752 = HERODOR., fr. 49 Jacoby.

<sup>130</sup> JACOBY, *FGrH* III.a: 8.

<sup>131</sup> *FGrH* 31; FOWLER, R. (2000): 232 sqq.

<sup>132</sup> Sch. A.R. II 752 = HERODOR., fr. 49 Jacoby.

<sup>133</sup> Selon l'expression de FOWLER, R. (1996): 72, «Herodoros presents a peculiar mixture of rationalism, allegory, and fantastic zoology».

de constater que les six ethnonymes ibériques ou tartessiens que contient ce fragment sont tous à base indubitablement indigène. Il s'agit –quelles que soient ses sources et quel que soit son degré d'exactitude, probablement faible– d'une véritable tentative d'ethnographie occidentale, pas d'une invention littéraire et encore moins de la transposition d'ethnonymes tirés d'un fonds mythographique grec.

Asclépiade de Myrléa<sup>134</sup>, Bithynien du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., installé en Bétique comme professeur de rhétorique dans la deuxième partie de sa vie, est à la fois l'auteur de *Bithyniaca* et d'une «Périégèse des peuples de la Turdétanie». Il s'intéressa donc autant aux mythes et à la géographie de sa région de naissance qu'à ceux de sa patrie d'adoption, dans une démarche qui est souvent celle d'un antiquaire<sup>135</sup>. Il ne serait donc pas surprenant –bien que nous n'ayons aucun argument précis pour l'affirmer– qu'il ait cherché à mettre en exergue les relations existant entre l'une et l'autre, en renchérissant sur les constructions de Charon de Lampsaque ou d'autres auteurs grecs. Mais la date tardive de ses ouvrages et leur diffusion probablement faible interdisent de lui attribuer un rôle moteur dans les processus que nous étudions.

Tout compte fait, si l'on met en perspective la tradition mythographique des «Grecs du Pont» évoquée par Hérodote, le parcours d'Héraclès selon Phérécyde, l'origine de Charon et son double intérêt pour l'*historiê* du Pont et pour celle de l'Extrême Occident, et enfin la forte concentration autour de Lampsaque de toponymes qui se répètent en Ibérie, on a la nette impression que certaines des correspondances mises au jour ressortissent à un courant mythographique original qui a pris corps au V<sup>e</sup> siècle dans les cités grecques de l'Hellespont et de la Propontide.

Il exista probablement, au début de l'aventure coloniale de Phocée, un savoir géographique commun aux cités phocéennes, alimenté à la fois par Lampsaque et par les colonies de l'Occident. Mais après la perte d'indépendance de Phocée, les liens étant rompus ou distendus entre la métropole et l'Occident à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle, la vision que les Lampsacènes et d'autres Grecs du Pont avaient de l'Extrême Occident devint sans doute de plus en plus abstraite, tout en se nourrissant de thèmes mythiques locaux. Alors que les cités phocéennes d'Extrême Occident n'avaient pas de production littéraire comparable, un auteur comme Charon put laisser une trace durable dans la tradition géographique grecque, comme en témoigne, à la fin de l'époque hellénistique, la mention des Bébryces d'Occident dans le poème du Pseudo-Scymnos. Il va sans dire que ce scénario est très hypothétique. Mais en l'état du dossier, c'est, me semble-t-il, celui qui rend le mieux compte des coïncidences et des correspondances que nous avons relevées.

---

<sup>134</sup> *FGrH* 697; cf. MÜLLER, B.A. (1903).

<sup>135</sup> Ainsi lorsqu'il s'intéresse à l'aire géographique primitive des Ibères (d'après Strabon, III 4.19).

### 3. Polybe

Avec Polybe, la description géographique de l'Ibérie change de nature<sup>136</sup>. Il est le premier à baser sa description sur une connaissance authentique des lieux (même s'il ne semble pas faire toujours le meilleur usage de cette expérience personnelle), le premier aussi à fixer aux Pyrénées la limite qui sépare les Ibères des Celtes<sup>137</sup>. Son utilisation des termes *Ibêres* et *Ibêria* est fluctuante et présente des contradictions<sup>138</sup>. Au livre III, dans une brève présentation géographique, il appelle *Ibêria* «la partie qui est tournée vers notre mer», affirmant que «celle qui est tournée vers la mer extérieure ou grande mer», habitée par des «peuples barbares et populeux», n'a pas encore reçu de dénomination commune<sup>139</sup> (Fig. 3). Mais cette délimitation géographique n'est pas toujours respectée. Il lui arrive fréquemment d'utiliser le choronyme *Ibêria* dans un tout autre sens, pour désigner l'ensemble des terres situées au-delà des Pyrénées, comme traduction du latin *Hispania*<sup>140</sup>. Il faut noter toutefois que Polybe n'emploie jamais l'ethnonyme *Ibêres* en référence à cette Ibérie-Hispanie; il l'applique exclusivement aux peuples des régions méditerranéennes.

Ces hésitations et ces contradictions montrent bien que Polybe se situe à la charnière de deux époques et de deux visions du monde: celle des géographes hellénistiques, qui mettaient l'accent sur la caractérisation des peuples plus que sur leur emprise géographique, et celles des administrateurs romains, pour qui primait la notion de territoire, tant à l'échelle de la province qu'à celle de la cité.

En dehors des regroupements les plus vastes (Ibères, Celtibères), l'utilisation que fait Polybe des choronymes et des ethnonymes indigènes est très parcimonieuse. Il nous donne lui-même la raison de cette réticence: l'accumulation de noms propres barbares, dépourvus de signification pour un Grec, aurait rendu son récit «confus et inintelligible»<sup>141</sup>. Il faut deux circonstances exceptionnelles, toutes deux liées à la geste d'Hannibal, pour qu'il consente à citer par leur nom plusieurs peuples ibères. Il le fait d'abord à propos de l'inscription bilingue du cap Lacinium, où figuraient les peuples hispaniques qui avaient fourni à Hannibal des troupes destinées à la défense de l'Afrique: *Thersitai*, *Mastianoi*, *Orêtes*, *Ibêres*, *Olkades*<sup>142</sup>. C'est le cas encore des quatre peuples rencontrés et soumis par Hannibal entre l'Ebre et les Pyrénées: *Ilourgêtai*, *Bargousioi*, *Airenosioi*, *Andosinoi*<sup>143</sup>.

<sup>136</sup> Sur la façon dont Polybe a perçu et décrit la péninsule Ibérique, voir les travaux réunis dans SANTOS, J. & TORREGARAY, E., éd. (2003).

<sup>137</sup> PLB., III 37.9-11 et surtout III 39.4.

<sup>138</sup> Je résume ici très brièvement les conclusions de l'analyse développée dans MORET, P. (2003).

<sup>139</sup> PLB., III 37.11.

<sup>140</sup> Par exemple I 10.5, II 1.5, III 13.3, III 33.8, VIII 1.4, X 7.4, XI 24a, XXXV 2-4.

<sup>141</sup> PLB., III 36.3-4.

<sup>142</sup> PLB., III 33.9.

<sup>143</sup> PLB., III 35.2.

	Livre III	Livres X-XI	Livre XXXIV	Livre XXXV
<i>Formations grecques</i>	<ul style="list-style-type: none"> <li>— Airenosioi</li> <li>— Andosi[n]oi</li> <li>— Bargousioi</li> </ul> <div style="border: 1px solid black; padding: 2px; margin: 5px 0;"> <ul style="list-style-type: none"> <li>— Thersitai</li> <li>— Mastianoï</li> <li>— Oreitai</li> <li>— Ibêres</li> <li>— Olkades</li> </ul> </div> <ul style="list-style-type: none"> <li>— Karpêsiōi</li> <li>— Ilourgêtai</li> </ul>	(I)lengêtai		
<i>Adaptations de formations latines</i>	Ouakkaioi	Konioi  <div style="border: 1px solid black; border-radius: 50%; padding: 2px; display: inline-block;">Karpêtanoi</div>	Ouakkaioi  <i>[Keltikoi]</i> Tourdouloi Tourdêtanoi	<ul style="list-style-type: none"> <li>— Arauakai</li> <li>— Belloi</li> <li>— Tittoi</li> </ul> Lusitanoi

Tabl. 3.  
Répartition des  
ethnonymes  
ibériques dans les  
livres III, X, XI,  
XXXIV et XXXV  
de Polybe

Malgré la pauvreté du corpus, l'examen des ethnonymes ibériques mentionnés par Polybe trahit l'utilisation de plusieurs sources différentes, non harmonisées<sup>144</sup> (Tabl. 3). Dans le livre III, les deux tiers des ethnonymes hispaniques (sept sur onze) sont des hapax: *Karpêsiōi*, *Airenosioi*, *Andosinoi*, *Bargousioi*, *Ilourgêtai*, *Orêtes* et *Thersitai*. On peut en déduire que Polybe eut recours, pour la rédaction de ce livre, à une tradition onomastique différente de celle qui s'imposera définitivement à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Ses sources étaient principalement rédigées en grec, comme l'attestent les suffixes en *-tês* et *-sios* qui caractérisent la moitié de ces ethnonymes. *Ouakkaioi* est le seul nom de peuple du livre III qui semble être parvenu à Polybe par l'intermédiaire du latin. Tout porte à croire que ce fut chez des historiens grecs proches d'Hannibal, comme Silénos ou Sosylos, que Polybe trouva la plupart des noms géographiques du livre III.

Le panorama change complètement à partir du livre X. Les hapax disparaissent et on ne trouve plus qu'une seule formation à suffixation grecque: *(I)lengêtai*<sup>145</sup>. En revanche, on voit apparaître plusieurs noms directement transcrits du latin, certains avec la désinence *-itani* / *-etani* qui caractérise les noms créés par les Romains pendant la seconde guerre puni-

<sup>144</sup> Pour une présentation plus complète de ces données, voir MORET, P. (2004): 46 sq.

<sup>145</sup> PLB., X 18.7. Ce mot semble malheureusement corrompu; il faut sans doute y reconnaître les Illegètes.

que<sup>146</sup>. On voit même un ethnonyme changer de suffixe: *Karpêsioi* au livre III, *Karpêtanoi* au livre X. Ce sont donc des sources latines –soit par le biais des annalistes, soit grâce aux contacts directs que Polybe maintenait avec le haut commandement romain– qui prennent la relève.

En résumé, les éléments de géographie ethnique de l'Ibérie qui émaillent l'œuvre de Polybe ressortissent à deux sources ou deux familles de sources très différentes, les unes rédigées en grec et plutôt philoponiques, les autres romaines, qui ne donnaient pas les mêmes noms aux peuples ibériques et les répartissaient différemment. Mais dans tous les cas, l'ethnonymie ibérique de Polybe ne contient plus aucun nom formé sur une base lexicale grecque: signe que la géographie de la péninsule s'est définitivement affranchie de l'image anachronique léguée par les navigateurs phocéens et par les mythographes.

En conclusion, la toponymie et l'ethnonymie grecques de l'Ibérie nous montrent que l'histoire de la connaissance géographique du Couchant est marquée, pendant les trois siècles qui vont d'Hécatée à la conquête romaine, par un appauvrissement du fonds lexical disponible, par une perte de contact avec les sources d'information les plus directement liées à l'Occident (celles des colons, des navigateurs et des marchands) et par un poids croissant des éléments mythiques, parfois transposés d'Est en Ouest et qui tendent à envahir le terrain géographique.

Certes, cette impression devrait sans doute être nuancée si nous avions conservé les périples de l'époque hellénistique. Mais la documentation perdue relevait d'un genre pratique, à l'usage des navigateurs, auquel la géographie littéraire eut peu recours. Dans ces conditions, on peut comprendre les difficultés que rencontra Polybe lorsqu'il lui fallut concilier dans sa description de l'Hispanie un héritage hellénistique largement coupé des réalités du terrain et la masse d'informations glanées par le conquérant romain.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANTONELLI, L., (1997): *I Greci oltre Gibilterra. Rappresentazioni mitiche dell'estremo occidente e navigazioni commerciali nello spazio atlantico fra VIII e IV secolo a.C.*, Rome.
- ATENSTÄDT, F., (1891): *De Hecataei Milesii fragmentis quae ad Hispaniam et Galliam pertinent*, Dissertatio, Leipzig.
- AUJAC, G., (2001): *Eratosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, Paris.
- BADIE, A. et al. (2000): *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante)*, ERC-Casa de Velázquez, Paris-Madrid.
- BÉRARD, V., (1902): *Les Phéniciens et l'Odyssée*, Paris.

<sup>146</sup> FAUST, M. (1966).



- BIELMEIER, R., (1988): «Zum Namen der kaukasischen Iberer», in *Nubia et Oriens Christianus. Festschrift für C. Detlef und G. Müller zum 60. Geburtstag*, Köln, pp. 99-105.
- BOSCH GIMPERA, P., (1932): *Etnologia de la Península Ibérica*, Barcelona.
- BRAUN, Th., (2004): «Hecataeus' knowledge of the Western Mediterranean», in K. Lomas, (éd.), *Greek identity in the Western Mediterranean*, Brill-Leiden-Boston, pp. 287-347.
- BRAUND, D., (1994): *Georgia in Antiquity. A history of Colchis and Transcaucasian Iberia, 550 BC-AD 562*, Oxford.
- CARPENTER, Rh., (1925): *The Greeks in Spain*, Bryn Mawr.
- CHANTRAINE, P., (1968): *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris.
- CORSTEN, Th., (1985): *Die Inschriften von Kios (Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 29)*, Bonn.
- CRUZ ANDREOTTI, G., (2002): «Iberia e iberos en las fuentes histórico-geográficas griegas», *Mainake*, 24: 153-180.
- (2004): «Una contribución a la etnogénesis ibérica desde la literatura antigua: a propósito de la geografía de Iberia y los iberos», in J.M.<sup>a</sup> Candau *et al.*, (éd.), *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, pp. 241-276.
- DAUZAT, A. & ROSTAING, Ch., (1963): *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris.
- DELAMARRE, X., (2003): *Dictionnaire de la langue gauloise. Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, Paris.
- DESBORDES, F., (1979): *Argonautica. Trois études sur l'imitation dans la littérature antique*, Collection Latomus, 159, Bruxelles.
- DOMÍNGUEZ MONEDERO, A., (1983): «Los términos 'Iberia' e 'Iberos' en las fuentes grecolatinas: estudio acerca de su origen y ámbito de aplicación», *Lucentum*, 2: 203-224.
- (1997): «Lámpsace (*Mul. Virt.* 18 = *Mor.* 255 A-E), Lámpsaco y Masalia», in C. Schrader *et al.* (éd.), *Plutarco y la historia, Actas del Vº Simposio español sobre Plutarco (Zaragoza, 20-22 de junio de 1996)*, Zaragoza, pp. 145-160.
- FAUST, M., (1966): *Die antiken Einwohnernamen und Völkernamen auf -itani, -etani*, Göttingen.
- FERNÁNDEZ NIETO, F.J., (1968-1969): «Beribraces, edetanos e ilercaones (pueblos pre-romanos en la actual provincia de Castellón)», *Zephyrus*, 19-20: 115-142.
- (2002): «*Hemeroskopeion* = *Thynnoskopeion*. El final de un problema histórico mal enfocado», *Mainake*, 24: 231-255.
- FOWLER, R., (1996): «Herodotos and his contemporaries», *JHS*, 116: 62-87.
- (2000): *Early Greek Mythography. I. Texts*, Oxford University Press.
- GANGUTIA ELÍCEGUI, E., (1998): «La Península Ibérica en los autores griegos: de Homero a Platón», in J. Mangas & D. Plácido, (éd.), *Testimonia Hispaniae Antiqua, II A*, Madrid, pp. 1-332.
- (1999): «Hecateo y las inscripciones griegas más antiguas de la Península ibérica», *AEspA*, 72: 3-14.
- (2001): «Antropónimos griegos en Oriente (Mar Negro) y Occidente (Iberia) desde época arcaica», in *Res Philologica II* (Hommages G. Stepanov), Saint-Petersbourg, pp. 67-72.

- GARCÍA ALONSO, J.A., (1996): «Nombres griegos en -oussa en el Mediterráneo occidental. Análisis lingüístico e histórico», *Complutum*, 7: 105-124.
- GARCÍA Y BELLIDO, A., (1940): «Las primeras navegaciones griegas a Iberia (s. IX-VIII a. de J.C.)», *AEspA*, 41: 97-127.
- (1948): *Hispania Graeca*, Barcelone.
- GARCÍA-RAMÓN, J.L., (1998): «Geographische Namen», in *Der Neue Pauly*, Stuttgart-Weimar, 4: 930-934.
- GLOTZ, G., (1904): *L'ordalie dans la Grèce primitive. Etude de droit et de mythologie*, Paris.
- GÓMEZ ESPELOSÍN, F.J., PÉREZ LARGACHA, A. & VALLEJO GIRVÉS, M., (1995): *La imagen de España en la antigüedad clásica*, Madrid.
- GONZÁLEZ PONCE, F.J., (1995): *Avieno y el Periplo*, Écija.
- JACOB, C., (1991): *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin.
- JACOB, P., (1985): «Notes sur la toponymie grecque de la côte méditerranéenne de l'Espagne antique», *Ktema*, 10: 247-271.
- JANNORAY, J., (1955): *Ensérune. Contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale*, Paris.
- MARCOTTE, D., (2002): *Les géographes grecs. I: Introduction générale, Pseudo-Scymnos*, Paris, Les Belles Lettres.
- MOREL, J.-P., (1966): «Les Phocéens en Occident, certitudes et hypothèses», *PP*, 108-110: 378-420.
- MORET, P., (1997): «*Planesiai*, îles erratiques de l'Occident grec», *REG*, 110 (1): 25-56.
- (2000): «*Alon*: un nom pour des ruines», in A. Badie et al., *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante)*, ERC-Casa de Velázquez, Paris-Madrid, pp. 239-254.
- (2002): «*Mastia Tarseion* y el problema geográfico del segundo tratado entre Cartago y Roma», *Mainake*, 24: 257-276.
- (2003): «Sobre la polisemia de los nombres *iber* e *Iberia* en Polibio», in J. Santos & E. Torregaray, (éd.), *Polibio y la Península Ibérica*, Revisión de Historia Antigua, IV, Universidad del País Vasco, Vitoria-Gasteiz, pp. 279-306.
- (2004): «*Ethnos* ou *ethnie*? avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères», in G. Cruz Andreotti & B. Mora Serrano, (éd.), *Identidades étnicas-identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Universidad de Málaga, pp. 31-62.
- MÜLLER, B.A., (1903): *De Asclepiade Myrleano*, Dissertatio, Leipzig.
- PENA, M.J., (1993): «Avieno y las costas de Cataluña y Levante (II). *Hemeroskopeion-Dianium*», *Faventia*, 15 (1): 61-77.
- PÉREZ VILATELA, L., (1993): «Primitiva zona geográfica de aplicación del corónimo Iberia», *Faventia*, 15 (1): 29-44.
- PRONTERA, F., (1990): «L'Estremo Occidente nella concezione geografica dei Greci», in *La Magna Grecia e il lontano Occidente*. (XXIX Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 1989), Taranto, pp. 55-82.

- RODRÍGUEZ ADRADOS, F., (2000): «Topónimos griegos en Iberia y Tartessos», *Emerita*, 68 (1): 1-18.
- (2001): «Más sobre Iberia y los topónimos griegos», *AEspA*, 74: 25-33.
- ROMM, J.S., (1992): *The edges of the earth in ancient thought, geography, exploration, and fiction*, Princeton University Press.
- SANTOS, J. & TORREGARAY, E., éd., (2003): *Polibio y la Península Ibérica*, Revisiones de Historia Antigua, IV, Universidad del País Vasco, Vitoria-Gasteiz.
- SCHNEIDER, P., (2004): *L’Ethiopie et l’Inde: interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Ecole française de Rome, Rome.
- SERGENT, B., (1988): «Les premiers Celtes d’Anatolie», *REA*, 90 (3-4): 329-358.
- TIVERIOS, M.A., (2000): «Hallazgos tartésicos en el Hereo de Samos», in P. Cabrera, & C. Sanchez, (éd.), *Los griegos en España. Tras las huellas de Heracles*, Madrid, pp. 55-66.
- TOVAR, A., (1974): *Iberische Landeskunde*. II, 1: *Baetica*, Baden-Baden.
- (1989): *Iberische Landeskunde*. II, 3: *Tarraconensis*, Baden-Baden.
- UNTERMANN, J., (1989): «arganto- ‘Silber’ im Keltiberischen, mit einem Beitrag von Walter Bayer», in *Indogermanica Europaea. Festschrift für Wolfgang Meid zum 60 Geburtstag*, Graz, pp. 431-450.
- VIAN, F., (1988): «Le périple océanique des Argonautes dans les Argonautiques orphiques», in *Peuples et pays mythiques*. (Actes du V<sup>e</sup> Colloque du Centre de recherches mythologiques de l’Université de Paris X, 1980), Paris, pp. 177-185.
- WHITEHEAD, D., (1994): «Site-classification and reliability in Stephanus of Byzantium», in *From political architecture to Stephanus Byzantius. Sources for the ancient greek polis (Historia, Einzelschriften Heft 87)*, Stuttgart, pp. 99-124.

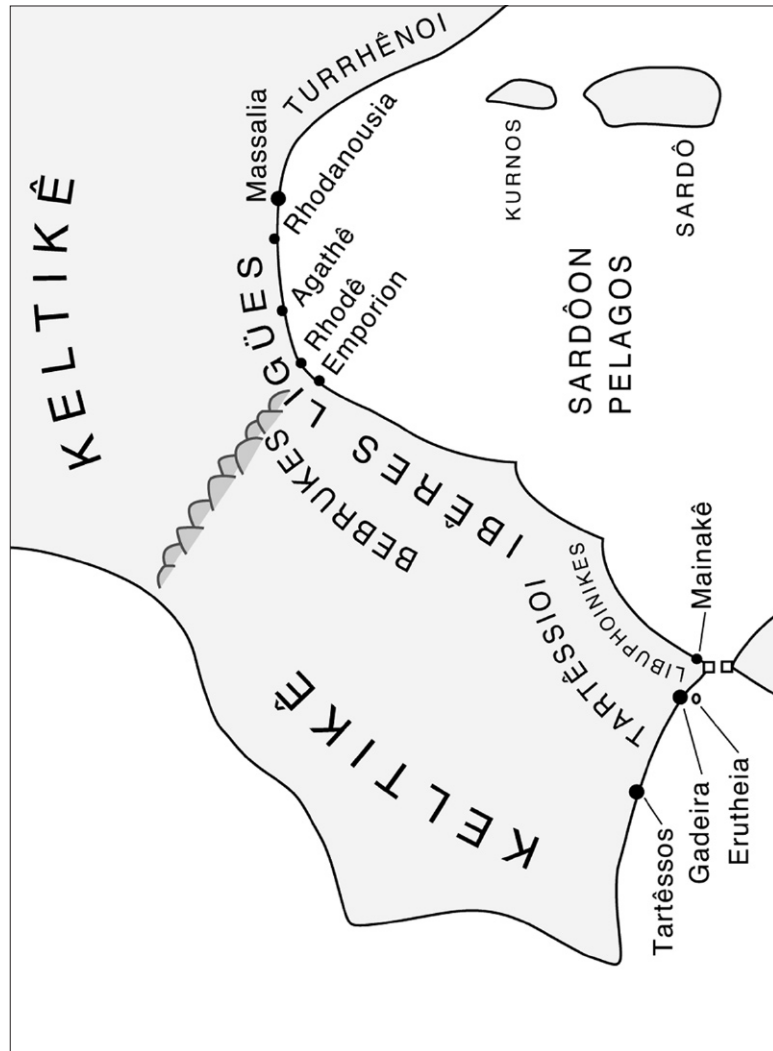


Fig. 1. Localisation schématique des peuples et des villes mentionnés par le Pseudo-Scymnos. La carte est celle d'Eratosthène, telle que l'a reconstituée AUJAC, G. (2001)



Fig. 2. Localisation des correspondances toponymiques et choronymiques en Ibérie et dans le nord-ouest de l'Asie Mineure (les échelles sont différentes). La localisation d'une bonne part des toponymes ibériques est inconnue, leur placement sur la carte ne doit être considéré que comme une indication approximative

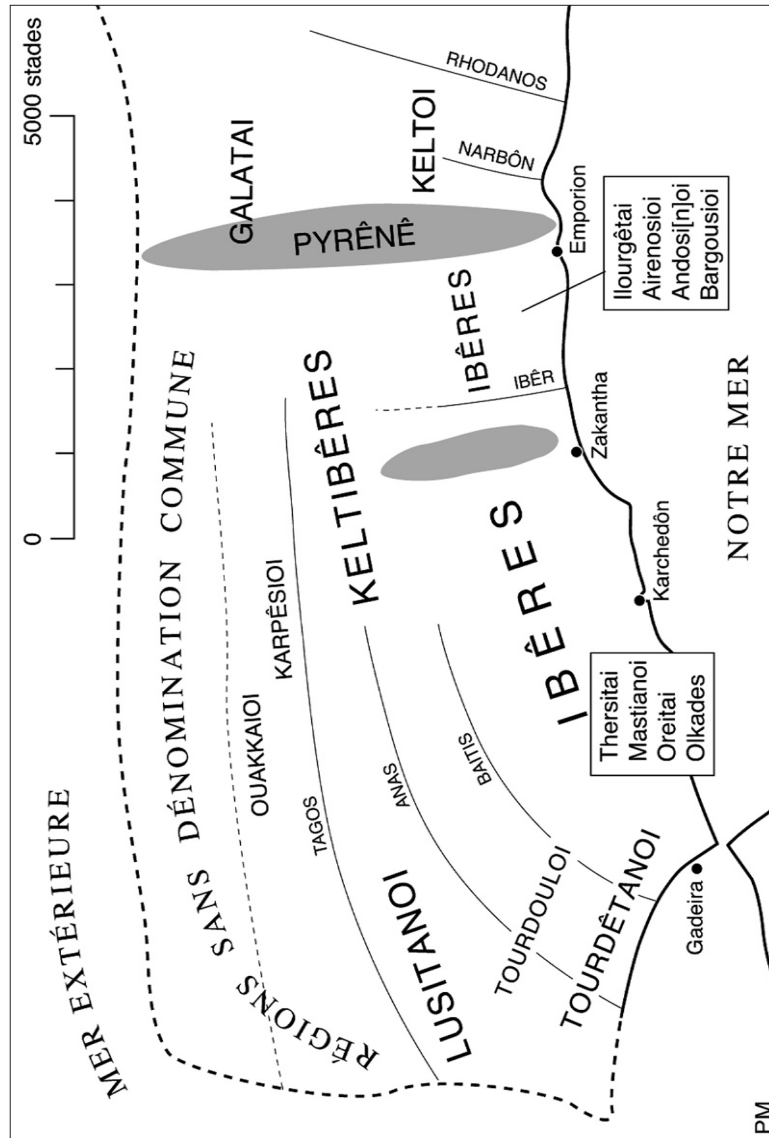


Fig. 3. Reconstitution hypothétique de l'Ibérie de Polybe, suivant les descriptions et les indications de distance des livres III et XXXIV, d'après MORET, P. (2003). Encadré: noms de peuples ibères mentionnés dans le livre III

